

## LES «FORCES FRANCAISES DE L'OUEST»

Selon les clauses de l'Armistice du 22 juin 1940, la France pouvait garder en Métropole une armée de l'ordre de 100 000 hommes, dite «de l'Armistice», aux équipements limités en termes de blindés, d'aviation et de marine; ainsi que 450 000 hommes au Maghreb et dans les colonies d'Afrique noire, de l'Océan Indien, des Antilles, du Pacifique, d'Indochine et dans les Protectorats du Levant (Syrie et Liban).

Une partie de ces forces – dans le Pacifique, en Inde et en A.E.F. – s'était dès 1940 ralliée à la France Libre, d'autres firent de même par la suite au Levant et, après le débarquement allié du 11 novembre 1942 au Maghreb, le régime pétainiste perdit le contrôle sur celles y étant stationnées ainsi qu'en A.O.F., ne le gardant encore que pour quelque temps sur celles des Antilles, et plus durablement sur celles d'Indochine par ailleurs occupée de fait par le Japon.

Mais, le débarquement allié du 11 novembre 1942 au Maroc et en Algérie va avoir des conséquences en France même: arguant d'un risque d'un autre débarquement, sur la côte méditerranéenne, la Wehrmacht envahit la zone Sud alors que le ministre pétainiste de la Guerre donne l'ordre à l'Armée de

l'Armistice de ne lui opposer aucune résistance. Ce qui n'empêchera pas Hitler d'exiger sa démobilisation dans une lettre adressée à Pétain le 27 novembre, par ailleurs jour du sabotage de la flotte française à Toulon; cette démobilisation sera totalement effectuée en janvier 1943.

Hitler ayant déclaré le 23 décembre que «la création d'une nouvelle armée française (...) est hors de question», le Gouvernement pétainiste ne sera – à partir de juillet 1943 – autorisé qu'à créer le «1<sup>er</sup> Régiment de France» (2760 hommes répartis en 3 bataillons géographiquement dispersés d'infanterie et de cavalerie à cheval... et à bicyclette), dont le principal rôle sera de présenter les armes lors des déplacements de Pétain et de ses ministres, mais qui sera aussi engagé dans la surveillance d'équipements sensibles (réseaux ferroviaire et d'électricité) et dans des opérations contre les maquis; avant de se dissoudre lors de l'insurrection nationale du printemps et de l'été 1944 accompagnant les débarquements libérateurs de Normandie et Provence, plusieurs de ses groupements la rejoignant.

Ainsi, en juin 1944, à la veille du débarquement de Normandie, à la maigre exception encore pour quelques semaines du squelettique «1<sup>er</sup> Régiment de France», il n'y a plus de force régulière sur le sol français.

C'est en Afrique du Nord que, sous l'autorité du Comité Français de Libération nationale (CFLN), puis du Gouvernement Provisoire de la République Française (GPRF), une armée réellement nationale va se réorganiser. En amalgamant non sans difficulté les unités des «Forces Françaises Libres» (FFL), formées par les volontaires ayant répondu à l'Appel du 18 juin et les troupes africaines levées après le ralliement à de Gaulle de l'AEF à l'été et l'automne 1940, avec l'Armée d'Afrique, restée en 1940 fidèle au régime pétainiste et commandée au moment du débarquement allié du 11 novembre 1942 par le général Juin, qui, après leur avoir fait opposer une résistance meurtrière, notamment au Maroc, se ralliera aux Alliés.

Cette armée française ainsi formée va participer à la libération de la Corse en septembre – octobre 1943, avec le Corps Expéditionnaire Français (C.E.F.) à la bataille d'Italie de novembre 1943 à juillet 1944, s'illustrant à Monte Cassino, à la libération de l'Ile d'Elbe du 17 au 19 juin 1944.

À cette date, depuis le 6 juin, les troupes

**Le général Edgard de Larminat, commandant des Forces Françaises de l'Ouest (F.F.O.).**



alliées ont débarqué sur les côtes de Normandie; en leur sein, seuls les 177 hommes du «Commando Kieffer», issu du 1<sup>er</sup> bataillon de Fusiliers Marins Commandos (1<sup>er</sup> BFMC) de la «France Libre», créé en Angleterre au printemps 1942, représente les forces armées du GPRF. Lequel dispose d'une armée régulière française, forte – avec celles présentes en permanence dans les territoires coloniaux – de 550 000 hommes et femmes, en huit divisions d'infanterie dont trois blindées.

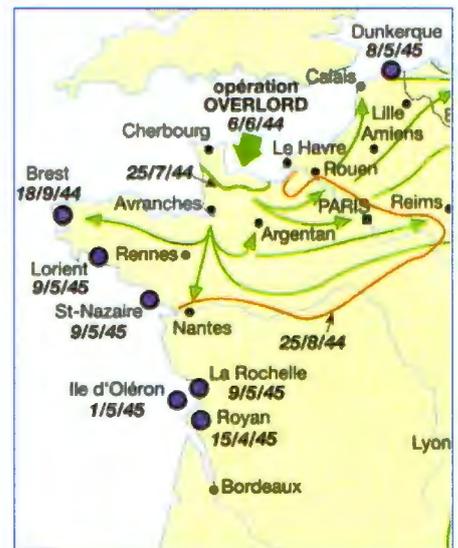
La 2<sup>e</sup> DB, commandée par Leclerc, débarquera sur la côte normande à St-Martin-de-Varreville à partir du 1<sup>er</sup> août 1944. Les autres unités formeront l'essentiel de l'Armée B qui, commandée par le général Philippe de Latre de Tassigny, débarquera sur les côtes de Provence le 15 août 1944.

### LES F.F.I.

De fait, épaulées ponctuellement comme en Bretagne par des commandos français libres parachutés, les forces armées patriotiques françaises présentes sur le sol national lors des débarquements libérateurs de Normandie puis de Provence sont les «Forces Françaises de l'Intérieur», les F.F.I., unifiant en principe, depuis la publication d'une ordonnance en date du 1<sup>er</sup> février 1944, les structures militaires de tous les mouvements de la Résistance: les Francs-tireurs et partisans français (FTP), émanation du Front national, l'Armée secrète (AS), rassemblant les éléments paramilitaires des «Mouvements unis de résistance» (MUR) et l'«Organisation de résistance de l'armée» (ORA), recrutée, après la dissolution de l'armée d'armistice, parmi des officiers ou sous-officiers l'ayant refusée.

Au début d'octobre 1943, un rapport avançait les chiffres de 134 000 F.F.I. en zone Nord et de 115 000 en zone Sud, dont respectivement 45 000 et 24 000 étant immédiatement disponibles. D'autres évaluations donneront un effectif total d'une centaine de milliers d'hommes quelques jours après le 6 juin 1944, grossissant à 400 000 en octobre 1944, le repli des troupes allemandes permettant notamment à de nombreux sédentaires de s'engager pleinement dans le combat.

Avant le Débarquement et pendant son déroulement, des unités FFI étaient et seront avec les «maquis» en opérations offensives



Libération des Poches

contre les troupes d'occupation et la Milice, et défensives face à celles menées par l'ennemi pour les réduire.

De même, des «groupes francs» vont mettre en œuvre les différents «Plans» prévus pour faciliter les opérations de débarquement allié, en entravant les mouvements de l'ennemi, notamment ses envois de renforts vers les plages du Calvados puis du Var.

La libération de la Normandie puis celles de la Bretagne et du Centre, celle de la Provence, l'arrivée à Paris fin août 1943 du Gouvernement provisoire présidé par le général de Gaulle, les offensives libératrices de la Champagne et de la Lorraine, des vallées



Sur le front de Royan

# LE DOSSIER : LA «BATAILLE DES POCHE»...

du Rhône et de la Saône vont poser le problème de la renaissance et réorganisation de l'Armée française, que l'on va appeler «l'Armée de la Libération».

Problème en termes d'effectifs, pour faire face aux besoins, mais aussi problème d'intégration des combattants de l'Intérieur (F.F.I.), aspirant à rejoindre l'armée souvent en formations constituées à l'expérience militaire et aux formes d'organisation et de commandement fort différentes de celles d'une armée «classique», comme l'est par exemple l'armée B commandée par de Lattre qui voit lors de sa remontée de la vallée du Rhône venir à elle des milliers de combattants des maquis des Alpes ou du Massif central. Ce qui, pour cette armée B, ayant précisément un problème d'effectifs pour poursuivre son offensive vers le nord qui la mènera jusqu'en Alsace, a un aspect positif, mais qui la confronte au problème de leur intégration dans ses rangs.

L'«Amalgame», ainsi que sera appelée cette opération d'intégration des F.F.I., sera difficile à réaliser, des préventions réciproques existant entre eux, fiers d'être des volontaires, voyant dans de nombreux cadres, officiers et sous-officiers de l'Armée des «naphtalinards», opportunément sortis de leur retraite pour voler au secours de la victoire, voire même – ce qui était le cas pour nombre d'anciens de l'Armée d'Afrique – des ex-pétainistes, et ces militaires de métier, pour lesquels les F.F.I. étaient des amateurs, certes ayant une expérience de la guérilla mais pas celle du combat contre une armée régulière aussi expérimentée que la Wehrmacht, et qui étaient par ailleurs hostiles à une hiérarchie militaire classique, pouvant être de plus potentiellement des «bolcheviques»...

290 unités FFI, issues des maquis d'ancienne implantation ou formées à la Libération de leur région, aux appellations diverses (maquis, groupe, bataillon, colonne, demi-brigade, brigade, voire, pour les plus importants régiment), vont être intégrées à l'Armée, formant dans un premier temps 113 bataillons qui donneront naissance à des régiments FFI, portant souvent le nom géographique de leur origine, avant d'être intégrés avec une numérotation classique dans les rangs de l'Armée.

Tout particulièrement à l'Armée B qui, avec leur apport, va devenir la «1<sup>re</sup> Armée», son chef, de Lattre, ayant joué un rôle majeur dans cette opération d'«amalgame», en marquant son estime aux combattants issus de la Résistance, et en intégrant dans ses états-majors des hommes comme les colonels Fabien (commandant le 1<sup>er</sup> régiment de Paris, le futur 15-1, et qui sera tué

à Habsheim le 27 décembre 1944) ou Henri Rol-Tanguy, chef des FFI d'Île-de-France lors de l'insurrection de Paris.

Si la participation de la 1<sup>re</sup> Armée, ainsi que celle de la 2<sup>e</sup> DB de Leclerc, intégrée à l'armée américaine, aux campagnes de libération de la Champagne, de la Lorraine, de la Franche-Comté, de l'Alsace, puis à la campagne finale d'Allemagne est décisive pour assurer la place de la France au sein des Alliés, d'autres fronts vont nécessiter un effort militaire soutenu en France même.

Dans les Alpes, où les Allemands occupant le Nord de l'Italie maintiennent avec le concours de fascistes italiens de petites enclaves sur le versant français. Et le long des côtes françaises de la Mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique, où des forces allemandes, se sont retranchées sur ordre d'Hitler dans des ports, afin d'en interdire l'usage aux Alliés pour y débarquer les renforts de troupes et matériels nécessaires à leur offensive contre le Reich. Ce qui va nécessiter une organisation militaire spécifique des forces françaises.

## LES FORCES FRANÇAISES DE L'OUEST (F.F.O.)

Deux décrets, des 19 et 20 septembre 1944, ont instauré le contrôle de l'Armée sur les FFI en prévoyant leur regroupement en bataillons de marche affectés soit aux huit divisions existantes, ou à de nouvelles grandes unités en formation. Tel sera le cas des régiments charentais Foch et Bir Hacheim, de la brigade périgourdine Rac... Entre 65 000 F.F.I. dès octobre 1944, et 85 000 début janvier 1945 participeront ainsi dans le Sud-Ouest au siège des Poches

Le 14 octobre 1944, le général de Larminat est nommé commandant des «Forces françaises de l'Ouest» (F.F.O.), confiant le commandement spécifique de celles positionnées devant les Poches de la Pointe de Grave, de Royan et de La Rochelle – sous le nom de Forces Françaises du Sud-Ouest (F.F.S.O.) – au colonel F.F.I. Henri Adeline. Les diverses formations positionnées devant chacune des Poches porteront des noms spécifiques («Forces Françaises de la Pointe Grave», de Royan, de l'Aunis, de Saintonge...).

Les «Forces Françaises de l'Ouest, intégrées avec celles de Bretagne» au «Détachement d'Armée de l'Atlantique (D.A.A.), souffriront d'un sous-équipement en matériel militaire mais aussi en vêtements, devenant dramatique durant l'Hiver 1944-1945 pour ces combattants F.F.I. ayant dû souscrire un engagement «pour la durée de la Guerre». Ce qui les fera surnommées par eux les... «Forces Françaises Oubliées».



Des combattants de la Brigade RAC

## LES FORCES AERIENNES DE L'ATLANTIQUE (F.F.A.)

Lors de la retraite des forces allemandes du sud-ouest (Landes, Gers, Haute-Garonne...), ils vont abandonner sur divers terrains des avions en panne, des Dewoitine-520 hors d'état de vol. Ils vont être rassemblés sur le terrain d'aviation de Tarbes-Ossun par Marcel Doret, champion de voltige et pilote d'essai des établissements Dewoitine.

Remis en état, ils formeront, avec une quarantaine d'appareils, le «1<sup>er</sup> groupe de chasse FFI», dit «Groupe Doret» (composé de deux escadrilles commandées par Léopold Galy, pilote en chef de la SNCASE et Jean Cliquet, ex-pilote en chef de Morane-Saulnier). Il sera intégré aux «Forces aériennes de l'Atlantique» (F.F.A.), créées le 28 novembre 1944 par la nouvelle Armée de l'Air française et à la tête desquelles est placé le général Corniglion-Molinier, dont l'état-major est fixé à Cognac; la mission assignée à ces F.F.A. étant «d'appuyer les Forces françaises actuellement engagées dans l'Ouest de la France».

Avec des personnels – 1 400 hommes – issus des FFL, des FFI, de l'Armée d'Afrique et de l'ex-Armée de l'Armistice, les F.F.A. regrouperont le Groupe de chasseurs-bombardiers I/18 «Vendée», le Groupe de chasse II/18 «Saintonge» (que commandera Doret), le Groupe de bombardement 1/31 «Aunis», le Groupe de reconnaissance II/34 «Béarn», Le Groupe de reconnaissance III/33 «Périgord», le «Groupe de l'Aéronavale».

Les F.F.A., subordonnées au «Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force» (S.H.A.E.F.) allié, participeront à partir du 13 décembre 1944 à des opérations de bombardement des fortifications du Mur de l'Atlantique, des Poches de Royan et de la Pointe de Grave.

Renforcées après le 14 avril 1945 par une dotation de 308 avions américains B 26 et P-47, les F.F.A. seront dissoutes le 15 juin suivant, après la libération des dernières «Poches».

Personnels et matériels seront transférés à l'Armée de l'Air.



De g. à dr. : Henri Adeline, Raymond Chomel, Rodolphe Cézard, Jean de Milleret, Henri Borgnis-Desbordes

## LES POCHE DU SUD-OUEST

### LA POINTE DE GRAVE

Avant la Seconde Guerre mondiale, Bordeaux, au fond de l'estuaire de la Gironde, était l'un des principaux ports de commerce français, tourné vers les colonies et possessions françaises d'Afrique et d'Amérique. À partir de 1933, il dispose d'un avant-port à l'extrémité de l'estuaire, au Verdon, permettant notamment l'escale des plus grands paquebots de l'époque.

Conséquemment à la retraite des armées françaises devant l'offensive de la Wehrmacht en mai 1940, la ville va devenir, à partir du 14 juin, le siège du Gouvernement français et des Assemblées ayant quitté Paris le 10 juin précédent.

L'Armistice, signé avec le Reich nazi le 22 juin 1940 sur directive de Pétain, Président du Conseil depuis le 16 juin, va placer Bordeaux et l'estuaire de la Gironde dans la zone occupée par les forces armées allemandes, le Gouvernement français devant quitter la ville le 29 juin, pour aller s'établir à Clermont-Ferrand puis, le 1<sup>er</sup> juillet, à Vichy.

Alors que le blocus des côtes françaises – désormais sous contrôle allemand – par la Royal Navy britannique a tari le trafic commercial tant de passagers que de marchandises du port, les Allemands vont le transformer en port militaire, en coopération avec leurs alliés fascistes italiens.

Le 25 juillet 1940, la défaite française actée, la Marine de guerre italienne (*Marina Regia*) décide la création d'un «Commandement atlantique», nommant à sa tête l'amiral Angelo Parona. Fin août 1940, après une visite en France de l'Amiral Parona, les états-majors allemand (*Kriegsmarine*) et italien (*Supermarina*) s'accordent pour établir une base sous-marine mixte sur le site portuaire bordelais, qui sera le siège du «Haut-commandement des Forces Sous-marines Italiennes dans l'Atlantique», la BETASOM (Bordeaux Sommergeile); une base navale italienne annexe sera établie à La Pallice (La Rochelle). Trente-deux sous-marins italiens seront entre 1940 et 1943 affectés à la base Betasom et participeront jusqu'en 1943 à des opérations contre les bateaux alliés; le *Leonardo da Vinci* en coulera 17...

Après la chute de Mussolini le 25 juillet 1943, et la signature le 3 septembre suivant par le gouvernement italien de l'armistice de Cassibile avec les Alliés, les Allemands vont prendre le contrôle d'un sous-marin italien resté à Bordeaux. Après la mise en place le 23 septembre dans le nord de l'Italie de la «République sociale italienne» par le Duce, après sa libération par les Allemands., les militaires italiens qui – ainsi que le fera Enzo Grossi, le commandant de la base italienne de Bordeaux – ne s'y rallieront pas seront internés.

Bordeaux a été libéré le 25 août 1944 et la base navale de Bordeaux sera évacuée le 28 août 1944 par les Allemands, qui se replient sur la forteresse du Nord-Médoc (Pointe de Grave), non sans avoir coulé près de 200 bateaux dans l'estuaire de la Gironde pour en obstruer le chenal. Les fascistes italiens restés présents, les sous-marins et leurs équipages étant dirigés vers les poches de La Rochelle/Oléron, Saint-Nazaire et Lorient.

Près de 4 000 hommes (dont 1400 marins) vont se replier le long de sa rive gauche vers le nord de l'estuaire de la Gironde et se confiner à l'extrémité de la Pointe de Grave, secteur fortifié par les Allemands depuis 1942

(350 bunkers, 110 canons), renforcé par une batterie lourde de deux pièces d'une portée de 30 km, placées sur des plates-formes tournantes sur voie ferrée, par des fossés antichars et des champs de mines, et comprenant les communes de Grayan-et-l'Hôpital, Vensac, Saint-Vixien, Soulac-sur-Mer, Talais, Montalivet et le Verdon-sur-Mer. Le site abrite une station-radar de la Luftwaffe.

Avec les forces allemandes présentes dans les fortifications de la rive nord de la Gironde, autour de Royan et dans l'île d'Oléron – qui forment avec celles de la Pointe de Grave une «Forteresse de l'embouchure de la Gironde» («*Festungen Girondemündung Nord und Süd*»), placée sous le commandement du contre-amiral Hans Michahelles, verrouillant l'accès à Bordeaux et en neutralisant l'utilisation des installations portuaires, tant civiles que militaires.

Ces Forces allemandes de la Pointe de Grave, plus de 4000 hommes, de l'infanterie, de la *Luftwaffe* (Flak) et de la *Kriegsmarine* (bataillon *Narwik*) vont y être assiégées par les Forces Françaises de l'Ouest (F.F.O.) et les Forces Françaises de la Pointe de Grave (FFGR), issues des FFI, et placées – avec celle de la Poche de Royan – sous l'autorité du colonel Henri Adeline, avec pour adjoint d'Anselme.

### LES F.F.I. EN NOMBRE

Issue pour l'essentiel des F.F.I. régionales, et placée sous l'autorité de Jean de Milleret (colonel «Carnot»), qui va lui donner ce nom, la Brigade rassemblera au fil des mois les Brigades Baluze, de la Mette, les bataillons Claverie, Léon des Landes, Badie, d'Arcahon, Atlantique, Lot-et-Garonne (regroupés à partir du 25 mars 1945 au sein du 34<sup>e</sup> R.I.), Georges, André, Louis, Penthésilée (corps franc bordelais), Nord-Landais, Blayais, Dordogne-Sud, Tarn-et-Garonne, la Compagnie de Choc Bretagne, le Groupement Marsoin (bataillons Bayard, Pistolet, volontaires espagnols), les bataillons Mixte marocain et Volontaires basques-espagnols («*Guernika*»), le 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie du Lot, le 16<sup>e</sup> groupe de reconnaissance d'infanterie (groupes Klein), l'Artillerie Carnot et le 196<sup>e</sup> R.A.E.M. Lors de l'offensive finale contre la garnison de la Poche, ils seront renforcés par le bataillon Somali des FFL intégré au sein du Détachement armé de l'Atlantique (D.A.A.).

L'attaque, accompagnée de bombardements aériens de marine, débuta à 6h35 le 14 avril 1945, simultanément contre les forces allemandes de la Pointe de Grave et celles de la Poche de Royan («Opération Vénérable»).

Dans la Pointe de Grave, les combats vont durer 7 jours. Au soir du 6<sup>e</sup> jour de l'offensive, les localités de Soulac et du Verdon ont été libérées, la capitulation des dernières forces allemandes, à l'extrémité nord de la Pointe intervenant le 20 avril; les forces françaises auront eu 380 tués et 843 blessés, les forces allemandes 937 tués et 3 300 prisonniers.

### LA POCHE DE ROYAN

Le 24 juin 1940 au matin, une unité de la 44<sup>e</sup> division d'infanterie de la Wehrmacht fait son entrée dans la ville de Royan, placée par l'armistice franco-allemand du 22 juin en zone occupée. La Kommandantur allemande 730 s'installe dans le quartier de Foncillon, la *Kriegsmarine* dans celui de Pontailiac à l'Hôtel



du Golf réquisitionné.

Les premiers actes de Résistance dans cette ville de 12000 habitants vont intervenir dès les premières semaines de l'Occupation. Ainsi, en juillet 1940, les lignes téléphoniques Royan-La Rochelle sont coupées, la vitrine de la permanence du Rassemblement anticommuniste – sous les couleurs duquel Marcel Déat avait en 1939 été élu député de la Charente – est brisée et le 15 août une sentinelle du QG de la *Kriegsmarine* est abattue devant l'Hôtel du Golf. Ce qui entraîne la démission du maire de la ville, qui est frappée par l'amiral von de la Ferrière, commandant local de la *Kriegsmarine* d'une amende de 3 millions de francs, dix conseillers municipaux étant pris en otages...

La Résistance organisée va se structurer à Royan et dans sa région autour de Roger Bolleau (alias *Germain*), postier auxiliaire, de Jean Papeau, instituteur, tous deux communistes, de Gaston Thibaudeau (alias *Marché*), de Robert Baillet, tous deux officiers en retraite, qui rejoindront l'A.S., de Louis Bouchet, un épicier radical-socialiste...

Le groupe *Germain* va être décimé début 1942, 22 de ses membres étant arrêtés; Roger Bolleau ainsi que deux professeurs communistes du collège de Royan, Léonce Laval et Robert Dartagnan, seront exécutés le 21 septembre 1942 au Mont-Valérien.

Franck Lamy, un Ingénieur des Ponts et Chaussées à Royan, Responsable du Port et du service des gardiens de phares, entré en résistance dans l'Armée Secrète puis à l'OCM, que dirige localement Thibaudeau («*Marché*») et Madeleine Fouché («*Françoise*»), fait saboter le bateau-drague afin de gêner les mouvements de l'occupant dans le port, il fournit à la Résistance les plans du fort du Chay, des renseignements sur les ponts sur route de la zone de Royan... Dénoncé, il est arrêté le 17 mars 1944 par la Gestapo. N'ayant rien livré sur son réseau, il est transféré à Compiègne et déporté à Neuengamme, où il meurt en décembre 1944, victime de dysenterie et des sévices.

La Gestapo aura mené début 1944 une vague de répression conduisant, outre à celle de Franck Lamy, aux arrestations des commandants Baillet et Parizet, de René Caron et Louis Bouchet, qui ne reviendront pas de déportation; Paul Bouchet prendra la suite de son frère. Lorsqu'il sera arrêté à son tour le 3 novembre 1944, lui succéderont le pasteur Besançon puis, après le bombardement, le Dr Domecq dit «*Toto*».

# LE DOSSIER : LA «BATAILLE DES POCHE»...

Car la Résistance, malgré les arrestations et la répression – Le 16 septembre 1944, deux Résistants sont assassinés à Suzac, le 12 décembre un autre est tué à Arvert, – va rester active dans ce qui va devenir la «Poche de Royan».

## LA «FESTUNG» ROYAN

En août 1944, plusieurs maquis, de Charente, de Dordogne convergent en Charente-Maritime avec ceux du département. L'un des chefs du maquis de Dordogne, le colonel Henri Adeline, qui a participé à la libération de Bordeaux, va prendre la direction des forces ainsi rassemblées, installant son P.C à Cognac le 6 septembre.

Saintes a été libérée le 4 septembre, Mortagne-sur-Gironde le sera le 7 septembre, Talmont-sur-Gironde et Marennes le 9 septembre, Cozes le 18 septembre.

La libération de Rochefort le 12 septembre par le groupement FFI Bir-Hakeim (Charente), coupant la liaison entre les forces allemandes de La Rochelle et celles de Royan, va conduire le colonel Pohlmann, commandant la place de Royan, à décréter l'état de siège; ce qui forme de facto la «Poche de Royan».

Avec en son centre sur la côte de l'estuaire de la Gironde la ville de Royan, la «Poche est constituée par la presqu'île d'Arvert, délimitée par l'estuaire de la Seudre au nord, au nord-est par une ligne allant de Saujon à la Pointe de Suzac, protégée par les marais riverains de la Seudre et qui forme, avec le sud de l'île d'Oléron, un camp retranché d'environ 500 km<sup>2</sup>.

Les défenses de la Poche incluent 1229 ha minés avec 180000 mines antipersonnel et 35000 mines antichars, des dispositifs anti-tanks chargés de l'obstruction des plages, 43 points d'appui, des groupes de bunkers à la périphérie de Royan, 218 ouvrages côtiers bétonnés, dont une batterie lourde de deux pièces d'une portée de 30 km à la pointe de La Coubre, d'autres batteries plus petites, avec plus de 300 canons.

Les forces rassemblées pour défendre la «Festung» Royan comprennent trois groupes d'artillerie côtière, un bataillon d'infanterie de forteresse, un groupe de DCA (*Flak 999*), deux bataillons d'infanterie, deux bataillons de cosques, des marins rescapés des bateaux coulés dans l'estuaire de la Gironde par les bombardements anglais des 12 et 13 août 1944 et qui ont formé le bataillon *Tirpitz*, déployé le long de la Seudre. Au total 5500 hommes dont 130 officiers, commandés par le colonel Hartwig Pohlman jusqu'au 26 novembre 1944; le contre-amiral Hans Michaelles ayant alors l'autorité directe sur les deux «Festungen» Gironde Nord et Sud, comme *Seekommandant Gascogne*. Même si des liaisons par voie maritime avec La Rochelle, et aériennes de nuit avec le Reich (permettant l'acheminement de courrier) relativise un peu l'isolement, les assiégés vont connaître des difficultés croissantes; en premier lieu de ravitaillement, ce qui conduit au rationnement.

Cela va amener les Allemands à favoriser puis contraindre – pour diminuer le nombre de bouches à nourrir – la population civile à évacuer la Poche, lors de trêves négociées.

## LA LIBÉRATION DE LA POCHE

Les forces allemandes, retranchées dans Royan et sa périphérie, sont assiégées par 8000 F.F.I. qui, sous l'autorité d'André Adeline, vont former les «Forces Françaises de Royan» (FFRY), parties intégrantes des Forces Françaises du Sud-Ouest» (FFSO).

À l'embouchure de la Seudre sont déployés les 1200 hommes du «*bataillon Roland*» (FFI de Dordogne, groupe «Gambetta de Haute-Vienne...»), commandé par Rauland Christophe (alias *Kriki*) en l'absence de Rauland Clee (*Roland*) et dont le P.C. est à Marennes.

Les 3000 hommes des 3 bataillons du «*régiment RAC*» (FFI de l'AS de Dordogne nord»), dont le PC est à Saint-Porchaire et est commandé par Rodolphe Cézard (alias *Rac*), sont positionnés entre l'Eguille et Saujon. La «*demi-brigade Armagnac*» (1700 hommes), formée des maquisards gersois, commandée par Henri Monnet, renforcée par le bataillon de l'Ecole navale du Lot-et-Garonne, un bataillon du régiment de Bigorre et un bataillon gersois a son PC à Port-d'Envaux.

Commandés par le commandant Christophe, qui a remplacé le colonel Bernard Lelay, les 4 bataillons du «*régiment FTP Bernard*», avec son P.C. à Thénac, et fort de 1500 hommes des maquis charentais, se déploient entre Saujon et Cozes.

Et, entre Cozes et Talmont-sur-Gironde, formé par des maquisards de Dordogne-sud et du groupe O.C.M. charentais Georges la Bruyère, le «*régiment Z*» regroupe 1900 hommes dans ses 6 bataillons placés sous le commandement de Georges Moressee (alias «Z»), dont le P.C. est installé à Gémozac.

Ces forces terrestres sont appuyées par les «Forces Aériennes de l'Atlantique» (FAA), commandées à partir du 25 novembre 1944 par le général Corniglion-Molinier, avec son PC à Cognac.

À l'automne, l'état-major – et le pouvoir politique – décident de réduire la Poche: ce sera l'«Opération indépendance», préparée en concertation avec les Américain, l'offensive terrestre prévue pour la mi-décembre devant être appuyée par un bombardement, étant entendu que les civils auraient été évacués préalablement. Retirée d'Alsace, la 1<sup>re</sup> DFL, arrivera sur place pour y prendre part.

L'offensive allemande des Ardennes entraînera le report de l'«Opération» au 10 janvier 1945, mais, le commandement américain maintiendra la décision de bombarder Royan: le 5 janvier 1945, plusieurs centaines de bombardiers Lancaster largueront 2000 tonnes de Bombes qui détruiront Royan à 95 % et feront 500 morts et 1000 blessés civils.

Débutant le 15 avril 1945, rebaptisée «Opération Vénérable», l'offensive libératrice terrestre, appuyée par un bombardement aérien américain et naval français, mobilisera la «division de marche Gironde » (23 700 hommes), la «Brigade d'Oléron» (6 700), la 2<sup>e</sup> DB, le 13<sup>e</sup> Dragons.

Après deux jours de combat, le 17 avril 1945, l'amiral Hans Michaelles, à son quartier-général de l'hôtel du Golf de Royan, mettra sa reddition au capitaine Edmond Voillaume, du 13<sup>e</sup> Dragons.

## L'ÎLE D'OLÉRON

Les Allemands avaient occupé l'île dès le 29 juin 1940, sa situation, à 14,5 km au nord de l'estuaire de la Gironde, et au large de la côte charentaise lui conférant une réelle importance stratégique.

Seconde île française par sa superficie, 174 km<sup>2</sup>, 30 km du sud au nord, 8 km dans sa plus grande largeur, peuplée de 12000 habitants, elle va être fortifiée à partir de mars 1941 par des compagnies de pionniers, des *ostarbeiter* (prisonniers du front de l'Est) et des réquisitionnés oléronais, charentais et vendéens. Sont ainsi construits autour de l'île 32 *Stützpu-*

*nkt* (points d'appuis) et des positions de campagne, équipés pour certains de pièces d'artillerie de 75 à 115 mm, des tétraèdres de béton, des «asperges de Rommel», des hérissons, des pieux et champs de mines sont installés sur les plages.

La garnison allemande, dont la *kommandantur* est installée à Saint-Pierre-d'Oléron, est sous l'autorité du capitaine de corvette (*Korvettenkapitän*) Schiltz von Görtz und von Wrisberg, lequel dépend du secteur de La Rochelle commandé par le *vidzeamiral* Ernest Schirlitz. Elle comporte environ 2200 hommes (dont 163 anciens sous-marinières italiens de Bordeaux affectés à des tâches administratives, 50 Polonais, 40 Russes). 1380 sont issus de la *Kriegsmarine* et servent pour l'essentiel l'artillerie côtière, la D.C.A. (Flak-marine) et les installations radar d'une portée de 60 km, 350 de l'Armée de terre (*Heer*) de la *Wehrmacht*, sont d'unités d'artillerie et infanterie de forteresse.

## LA RÉSISTANCE

Dans l'île occupée, la Résistance s'est développée sous l'impulsion du lieutenant Dreux, et, surtout à partir de juin 1942, avec la création du réseau *Centurie*, réseau de renseignement de l'Organisation Civile et Militaire (O.C.M.), par Pierre Wiehn et Robert Etchebarne. Elle sera décapitée par la Gestapo le 11 octobre 1943 mais se réorganisera, établissant fin 1944, un QG clandestin à Saint-Pierre. En avril 1945, Emile Schwartz de Boyardville en prend la direction.

Le lundi 30 avril à 4h56 débute l'«Opération Jupiter», Oléron, après ceux de Corse, de Normandie et de Provence, c'est le 4<sup>e</sup> débarquement libérateur: après une préparation d'artillerie depuis la côte charentaise et un message radio demandant aux 17 groupes de Résistants de l'île de passer à l'action, 24 péniches de débarquement, 22 camions GMC amphibie et 42 bateaux de pêche vont débarquer en 3 vagues d'assaut 675 hommes, dont 325 hommes du 158<sup>e</sup> R.I. (l'ex-1<sup>er</sup> Régiment du Gers) et établir une tête de pont permettant l'arrivée de renforts. La *French naval Task Force* et deux *Spitfire* du «groupe Saintonge» pilonnent les Allemands. À la fin de la Journée, 3200 hommes – sur les 8000 participant à l'opération – ont été débarqués, ainsi que des chars Somua du 13<sup>e</sup> Rgt. de Dragons et des chenillettes. Le 1<sup>er</sup> mai à 1h du matin, des commandos du corps franc «Armagnac» débarquent à leur tour.

Après de violents combats qui durent toute la journée, Schiltz von Görtz und von Wrisberg, est fait prisonnier à 14h30 dans son blockhaus de Saint-Pierre-d'Oléron, les garnisons de Boyardville et du fort des Saumonards ne se rendront qu'à 22 heures. Les pertes françaises sont de 18 tués et 56 blessés, les Allemands ont eu une cinquantaine de tués, 60 blessés et 1700 prisonniers.

## LA POCHE DE LA ROCHELLE

L'armistice signé par la France avec le Reich le 22 juin a placé, comme toute la côte atlantique du pays, La Rochelle, ville portuaire de plus de 47 000 habitants dans la zone occupée. Dès le lendemain 23 juin 1940, après qu'un premier détachement de la Wehrmacht poursuivant son avance vers le sud a fait son entrée à 10 heures à La Rochelle, Léonce Vieljeux, maire de la ville depuis 1930, va, dans l'après-midi, refuser d'accéder à la demande d'un officier allemand de remplacer au fronton de l'Hôtel-de-ville le drapeau français par un drapeau nazi.

# LE DOSSIER : LA «BATAILLE DES POCHE»...

Léonce Vieljeux va par la suite prolonger ce premier acte de Résistance en entravant dans les semaines suivantes le placardage sur les murs de la ville des avis et affiches de propagande nazie, notamment anti-anglaise après l'affaire de Mers-el-Kébir : «une pareille obligation n'est pas prévue dans les clauses de l'armistice» dira-t-il. La sanction viendra vite : le 22 septembre 1940, il est destitué de sa fonction de maire et remplacé par René Godard ; et le 17 juin 1941, il sera expulsé de la ville et assigné à résidence près de Jarnac.

Cet esprit de Résistance s'est aussi manifesté le 1<sup>er</sup> septembre 1940 par le sabotage d'un câble téléphonique reliant Royan à La Rochelle par un jeune chaudronnier de 21 ans, Pierre Roche ; arrêté par les Allemands, défendu devant le tribunal militaire allemand de la *Feldkommandantur* 540 de La Rochelle par le bâtonnier Fontaine assisté de Léonce Vieljeux, il est condamné à mort et fusillé le 7 septembre dans la cour de la caserne Mangin, quartier général des forces d'occupation à La Rochelle.

Chef-lieu de la Charente-Maritime, principale ville du département par sa population devant Saintes et Rochefort, La Rochelle, par son port en eau profonde inauguré en 1890 par le Président Sadi Carnot, par ses bâtiments administratifs, militaires et ses industries, telle la Société aéro-maritime de l'Atlantique (SAMA), va avoir une grande importance pour les forces d'occupation qui, pour installer leurs services, vont réquisitionner l'Hôtel-de-ville, le Casino, des écoles, les casernes, et prendre le contrôle de la gare centrale et du terrain d'aviation de Laleu.

La *Feldkommandantur* 540 s'installe rue Albert 1<sup>er</sup>, les services allemands de réquisition économique Place de Verdun, la Gestapo 63, rue Jeanne d'Albret, la *Kriegsmarine* en juin 1941, l'«Hôtel des Etrangers», 8 rue des Dames, lui étant affecté. Un bunker souterrain de 280 m<sup>2</sup> attenant, destiné à abriter les hauts officiers de marine, est édifié. Un *Hafenkommandant* («Commandant du Port») résidant au quartier de la Pallice, prend la direction du port de guerre et de la capitainerie.

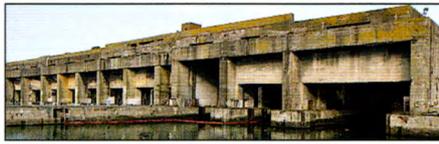
## LA BASE SOUS-MARINE DE LA PALLICE

À partir d'avril 1941, c'est dans le bassin de ce quartier de la Pallice, que les occupants entament la construction d'une base de sous-marins (*U-boots*), dont la réalisation est confiée à l'Organisation Todt. Les travaux, qui se poursuivront jusqu'en 1943 vont mobiliser 2143 travailleurs. Le Bunker, de 192, 25 m de long, 165 m de large et 19 m de haut, subdivisé en 10 alvéoles, a des murs de béton de 2 m à 3,5 m d'épaisseur, et une toiture composée de 2 dalles de béton fortement armé de 3,5 m d'épaisseur.

La 3. *Unterseebootsflottille* va être, comme «*Frontflotille*» («Flotte de combat»), affectée à partir de novembre 1941 à la base de la Pallice ; laquelle recevra en outre en escale de nombreux autres sous-marins allemands opérant dans l'Atlantique.

Jusqu'en 1944, 93 *U-Boots* en feront partie ; beaucoup seront coulés par les Alliés, souvent renseignés sur leurs mouvements par la Résistance rochelaise, qui par ailleurs multipliera les sabotages. Ainsi, en août 1943, le Réseau «Alliance» – qui compte sur place plus de 100 membres dont Léonce Vieljeux – signale le départ de 5 *U-Boots* qui seront coulés par la R.A.F.

À l'automne 1940, ancien trésorier des Jeunesses communistes, Paul Guérit avait



La base sous-marine de La Pallice.

mis en place l'Organisation Spéciale (O.S.) du P.C. clandestin, Lucien Bialé adhère en novembre 1941 au Front National, Louis Sautel, secrétaire régional du P.C. en 1939, crée le 1<sup>er</sup> octobre 1942 à La Rochelle le 1<sup>er</sup> groupe FTPF. Chef départemental des FTPF, Paul Mauthon, est mortellement blessé le 30 septembre 1943 par la Gestapo, Emile-Louis Tixier, chef du détachement FTP «Liberté», est fusillé le 5 novembre.

En 1942 se développe autour de Léopold Robinet, membre du Parti socialiste clandestin, le groupe «Honneur et Patrie», lié à l'O.C.M. Arrêté le 16 décembre 1943, Robinet sera fusillé au camp de Souge le 11 janvier 1944 avec Eugène Lisiack.

Citons les réseaux Filot, Mithridate, Famille, Eleuthère, Centurie et «*CND-Castille*», qui transmettra à Londres les plans de la Base d'*U-Boots* et de Flak...

La base de la Pallice ainsi que l'aérodrome de Laleu, où la Luftwaffe a positionné des appareils chargés de protéger les entrées et sorties d'*U-boots*, auront aussi été, de 1941 à 1944, la cible de 42 raids alliés. Du 9 au 19 août 1944, 2500 tonnes de bombes alliées sont larguées sur le *U-bunker*...

## L'ÉVACUATION

Ces attaques aériennes mais surtout l'évolution de la situation militaire créée par le débarquement de Normandie, vont avoir des conséquences à La Rochelle : la 3. *Unterseebootsflottille* est évacuée le 20 août 1944 vers la Norvège et, déclarée «*Festung*» (forteresse) avec l'île de Ré, la ville va devenir, avec ses environs, l'une des «Poches de l'Atlantique» ; vers laquelle vont refluer quelques unités allemandes en retraite évacuant le sud-ouest.

La «Poche», d'une superficie de 400 km<sup>2</sup> avec une cinquantaine de milliers de civils, est du côté terre protégée par deux lignes de défense, s'appuyant sur des marais, des champs de mines et fossés antichars. Du côté mer, elle est protégée par les fortifications du Mur de l'Atlantique sur l'île de Ré.

Placée depuis le 20 août 1944 sous l'autorité du *vizeadmiral* Ernst Schirlitz, la «Poche» a, au moment de son encerclement par les forces françaises en septembre 1944, une garnison de l'ordre de 15000 hommes, dont 8118 de la *Kriegsmarine*, parmi lesquels, restés à terre à La Rochelle, 691 du *Marine-Regiment Zapp* issu de la 3. *Unterseebootsflottille*.

Le siège de la Poche de La Rochelle va être mené par 10000 F.F.I. de la Région formant les Forces Françaises de l'Aunis (FFA) dépendantes des Forces Françaises du Sud-Ouest (FFSO) commandées par le colonel Adeline : groupes Bir Hakeim (6<sup>e</sup> R.I.), Chaumette (114<sup>e</sup> R.I.) Foch, France-Saumur, Fournier, Hélias, Brigade FTP Demory, Ricco, Brenner. Et sera formé par les Résistants à l'intérieur de la Poche, le régiment «Jean-Guitton».

Ancien chef de maquis A.S. de la Vienne, le colonel Bernard Chêne est, avec pour adjoint l'officier de marine Hubert Meyer, nommé commandant du secteur de La Rochelle.

Mais, à la différence des autres poches, un accord officiel va intervenir le 18 octobre 1944 entre le *Vizeadmiral* Schirlitz et Hubert Meyer : les Français s'engagent à ne pas fran-

chir un fossé antichar et à ne pas faire intervenir l'aviation alliée, les Allemands à ne pas détruire les installations du Port.

Globalement, même si cependant des affrontements meurtriers mais limités eurent constamment lieu, l'accord, bien qu'officiellement dénoncé sur ordre de de Larminat le 10 février 1945, tint jusqu'à la capitulation allemande du 8 mai 1945. Le lendemain, Schirlitz signait la reddition de la «Poche de La Rochelle».

## L'ÎLE DE RÉ

Occupée depuis le 29 juin 1940 par la Wehrmacht, l'île de Ré (9000 habitants sur 85 km<sup>2</sup>) va passer partir de mai 1942 sous le contrôle de la *Kriegsmarine*, comme bastion avancé protégeant la base sous-marine de La Pallice.

En 1944, la garnison – qu'est venue renforcer, commandée par le capitaine Asconi, une compagnie italienne détachée du bataillon San Marco de la base navale de Bordeaux – comprend 2300 hommes placés sous le commandement du *Kapitan zur See* Oskar Günther, dont le Q.G. est à la Couarde.

Elle comprend des troupes de marine (artillerie légère, artillerie côtière, artillerie antiaérienne de marine), une compagnie d'infanterie de forteresse dans le secteur d'Ars-en-Ré, une compagnie de Flak sur la pointe de Sablanceaux, les opérateurs d'une station radioélectrique au phare des Baleines ; ce sont souvent des effectifs âgés ou très jeunes, avec parmi eux des Autrichiens, des Alsaciens, Polonais, des Russes peu motivés. Installé début 1944, l'équipement le plus redoutable est constitué par la batterie Karola avec ses deux tourelles doubles d'une portée de 37 km, issues du croiseur *Seydlitz*.

À plusieurs reprises, vidée de ses détenus de droit commun, la citadelle de Saint-Martin-de-Ré recevra des internés administratifs, des travailleurs surveillés, en février 1944 des condamnés politiques venant du camp de Pithiviers, des Résistants...

À l'initiative du commandant Albert Ribot et sous la direction du lieutenant Bayonne, un premier réseau de Résistance ilien a été constitué en 1941. Après son démantèlement, d'autres structures résistantes voient le jour, liées au «réseau Alliance», à l'O.C.M. et au Front National. Elles seront elles aussi frappées : en septembre-octobre 1943, soixante Résistants rétais sont arrêtés, avec le concours du chef départemental du RNP et de la Milice.

Début 1944, organisé sous la conduite de Ferdinand Couillaud («commandant Marc»), avec à ses côtés Jean Drillaud (Ars-en-Ré), Bernard de la Bigne (Saint-Martin de Ré), Camille Perrain (La Noue), le réseau de Résistance «Manipule» recueille – notamment auprès de soldats russes et polonais de la Wehrmacht ainsi qu'italiens – des renseignements sur les défenses de l'île et le moral des troupes, et les transmet par radio au Détachement d'Armée de l'Atlantique, ou au réseau «Alliance».

Les accords passés en octobre 1944 entre assiégés et assiégeants de la Poche de La Rochelle incluait l'île de Ré. Ils faillirent être remis en cause par l'initiative d'un officier des services secrets... américains (O.S.S.) basé à l'Aiguillon qui fit, le 7 mai, débarquer sur l'île un commando ; lequel dut repartir.

La libération officielle intervint le 9 mai 1945, la garnison allemande étant internée à la citadelle de Saint-Martin-de-Ré, à la Couarde et à Rivedoux.

## LES POCHE DE BRETAGNE

### LA POCHE DE SAINT-NAZAIRE

Elle se forme début août 1944, dans des circonstances voisines de celle, plus au nord-ouest, de Lorient. Plus précisément le 4 août 1944, avec la destruction du Pont Saint-Clair à Guenrouët, édifié entre 1854 et 1857 pour remplacer un ancien bac sur la rivière Isac, affluent de la Vilaine. Cette destruction, avec celle du pont de Melneuf plus en aval fait de de l'Isac, de la Vilaine et du canal de Nantes à Brest une limite nord/nord-ouest de la Poche.

Sous-préfecture de Loire-inférieure, d'environ 45 000 habitants, Saint-Nazaire, jusqu'à petit port d'estuaire, avait connu un essor au 19<sup>e</sup> siècle, se développant sous le règne Napoléon III en devenant, les navires de gros tonnage ne pouvant plus remonter la Loire jusqu'à Nantes, son port avancé.

En 1856, le premier bassin, celui de Saint-Nazaire, est creusé. En 1862, l'ouverture des premiers chantiers navals amorce l'industrialisation de la ville et la modernisation de ses installations portuaires. En 1865, le quartier de Méan, situé à proximité des chantiers de Penhoët, est intégré à Saint-Nazaire. Ce sera le premier chantier naval français à lancer des navires modernes avec des coques en métal. En 1881, l'inauguration du second bassin, celui de Penhoët, permet l'escale d'un nombre de navires plus important.

Pendant la Première Guerre mondiale, Saint-Nazaire est le plus important port de débarquement des troupes américaines. La construction aéronautique a fait son apparition dès 1922 sur le site et, entre 1931 et 1932, la forme-écluse Joubert est réalisée: elle va permettre la construction du paquebot «Normandie».

Lors de l'invasion de la France en 1940, Saint-Nazaire va être un des ports d'évacuation vers les côtes anglaises, harcelés par la *Luftwaffe*, de civils et militaires britanniques, de troupes polonaises, de Belges...

Deux jours après Nantes, Saint-Nazaire va être occupée le 21 juin 1940 par la *Wehrmacht*, le port étant ensuite investi par la *Kriegsmarine*. Laquelle va l'utiliser, ainsi que ses chantiers navals, pour sa flotte de l'Atlantique (tels le cuirassé *Bismarck* ou le croiseur *Prinz-Eugen*).

### LA BASE SOUS-MARINE

Saint-Nazaire va être aussi choisie pour être le site de l'une des cinq bases sous-marines allemandes édifiées sur la côte atlantique. Avec le concours de l'Organisation Todt, elle va être construite à la place du bassin de retournement des bateaux de la «*Compagnie générale transatlantique*». Les travaux de construction des 14 alvéoles (8 de radoub et 6 à flot, chacune pour deux *U-boots*) – qui mobiliseront 1 502 travailleurs et 3 166 requis s'étaleront de février 1941 à juin 1942. La base a 300 m de longueur, 130 m de large et 18 m de haut, avec un toit d'environ 8 m d'épaisseur.

Arrivé le 29 septembre 1940, l'*U-46* est le premier sous-marin allemand à entrer à Saint-Nazaire, bientôt rejoint, entre janvier et juin 1941, par le reste de la 7 *Unterseebootsflottille*, transférée de Kiel; 111 sous-marins lui seront affectés jusqu'au 23 septembre 1944. À partir de février 1942, la 6 *Unterseebootsflottille*, transférée de Dantzig, est elle aussi affectée à la base de Saint-Nazaire: ses 91 unités feront jusqu'en août 1944 des ravages dans les convois alliés de l'Atlantique.

Cela conduira les Alliés, bénéficiant d'informations fournies par la Résistance, à ef-

fectuer le 28 mars 1942 sur Saint-Nazaire un raid («*Operation Chariot*»), qui mettra la cale sèche Joubert hors service jusqu'à la fin de la guerre, et par la suite à effectuer plusieurs raids de bombardement sur la cité portuaire; celui du 14 juillet 1943 incendiant une grande partie de la ville.

En août et septembre 1944, leurs bases françaises étant menacées par l'avancée des troupes alliées, les sous-marins allemands – tels ceux des 6 et 7 *Unterseebootsflottillen* vont migrer vers les bases norvégiennes de la *Kriegsmarine*. Seul le *U-255*, resté à Saint-Nazaire, effectuera le 7 mai 1945 une mission de liaison avec la base de la Pallice, y apportant du fuel et des vivres.

### LA «FORTERESSE DE SAINT-NAZAIRE

Consacrée «forteresse» par Hitler le 11 janvier 1944, Saint-Nazaire va être l'un des points de repli de la *Wehrmacht* après la percée des Alliés sur le Front de Normandie et leur pénétration en Bretagne, en même temps que se développe l'insurrection nationale dans le Sud-Ouest et le Limousin.

Début août 1944, après avoir évacué leurs sous-marins vers la Norvège alors sous leur contrôle, les Allemands – accompagnant la formation de la Poche par des exactions tels l'assassinat de deux personnes le 10 août 1944 à Notre-Dame-de-Grâce, de 3 autres le 11 août 1944 à Loncé (Montoir-de-Bretagne), le massacre le 14 août de 9 personnes – dont des enfants – au Moulin-neuf, hameau de Saint-Etienne-de-Montluc, le meurtre d'une femme le 27 août 1944 à Fégréac... – vont concentrer entre le 4 août et le 15 août près de 30 000 hommes sous le commandement du général d'aviation Hans Junck dans ce qui devient la «Poche de Saint-Nazaire»; le contre-amiral Hans Mirow gardant le commandement de la base sous-marine, qui restera en liaison sous-marine avec les bases norvégiennes.

Deux canons français de 240 mm près de Batz-sur-mer et deux autres du même type à la Pointe Saint-Gildas sécurisent l'entrée de l'estuaire, d'autres batteries plus modestes sont mises en place, la *Flak* comprend 80 pièces anti-aériennes de gros calibre en une vingtaine de batteries; au total, les Allemands disposent de 700 pièces d'artillerie...

La ligne de front part de l'embranchement de la Vilaine, longe le canal de Nantes à Brest, jusqu'à Blain, passe à l'extérieur de Bouvron, Malville, et, en incluant descend jusqu'à Cordemais, traverse la Loire et, en incluant Saint-Viaud, Paimbœuf, Arthon-en-Retz, Saint-Père-en-Retz, Saint-Brevin-les-Pins, Saint-Michel-Chef-Chef, La Plaine-sur-Mer, Préfaillies et Sainte-Marie-sur-Mer, joint Frossac à Pornic, sur le littoral, au sud de l'estuaire.

Près de 130 000 civils – les «Empochés» ou «Pochards» – restent sous occupation...; du moins au début car, pour diminuer leurs problèmes de ravitaillement, les Allemands vont au fil des mois autoriser des départs via la gare de Cordemais. Ainsi, en trois convois, 20 000 civils seront évacués.

Saint-Nazaire ville, visée par des bombardements meurtriers et destructeurs en février 1942, en janvier, février, mars, avril et mai 1943, a été vidée de ses habitants, la *Kommandantur* est installée à la Baule, la sous-préfecture s'est repliée à Pontchâteau, les services municipaux à Pornichet.

L'occupation de la Poche va durer jusqu'à la capitulation nazie du 8 mai 1945. Le siège, appuyé initialement par de l'artillerie améri-

caine, va en être mené au nord de la Loire par des forces issues essentiellement des F.F.I. de Loire-Inférieure (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> bat.), du Morbihan (1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> bat.), des Côtes-du-Nord (7<sup>e</sup> bat.), d'Ille-et-Vilaine (1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bat.), du Maine-et-Loire (1<sup>er</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> bat.), de la Sarthe (8<sup>e</sup> bat.), de l'Indre (partie de la Brigade Charles-Martel), et le bataillon Patriarche, la compagnie autonome Le Chouan, l'escadron autonome de chars Besnier.

Au sud de l'estuaire, le secteur méridional de la Poche est assiégé par des unités FFI de Loire-Inférieure (1 bat.), Vendée (3 bat.), Vienne (4 bat.) Haute-Vienne (1 bat.), de l'Indre (partie de la Brigade Charles-Martel). Toutes ces unités, ainsi que de nombreux groupes francs, vont progressivement être regroupées et transformées en régiments réguliers des «Forces Françaises de l'Ouest» (FFO) créées le 14 octobre 1944 et placées sous le commandement du général de Larminat, FFO qui incluent les «Forces Françaises de Loire-Inférieure» (FFLI), lesquelles vont progressivement constituer la 25<sup>e</sup> D.I., forte de 16 500 hommes, placée sous le commandement du colonel – nommé général le 25 décembre 1944 – Raymond Chomel, le «Charles Martel» des maquis du Berry. Commandée par le général Herman Kramer, la 66<sup>e</sup> D.I. américaine, relevant la 94<sup>e</sup> D.I., participe au blocus de la Poche.

Pendant près de neuf mois, mal armés, mal équipés, mal ravitaillés – y compris durant le dur hiver 1944-1945 – les troupes issues des maquis vont mener des harcèlements contre l'ennemi, contenir ses tentatives de sortie – notamment au sud de la Loire – à la recherche de ravitaillement.

La Résistance a été aussi active à l'intérieur de la Poche. Le Bataillon FFI de la Poche va, profitant des trains d'évacuation, s'en exfiltrer pour rejoindre les forces FFI assiégeantes; et les Résistants restés à l'intérieur vont se concentrer sur l'activité de renseignement (établissement de cartes des positions allemandes, des champs de mines, des batteries côtières) que les passeurs acheminent de l'autre côté du front, mise en place clandestine des Comités locaux de Libération (CLL), établissement de faux papiers; évasions d'aviateurs alliés, préparation de l'aide à une offensive libératrice...

### LA CAPITULATION ALLEMANDE

La capitulation des Allemands interviendra avant que celle-ci ait eu lieu: le 8 mai 1945, à 13h30, un armistice est signé à Cordemais, les assiégés ayant jusqu'au 10 mai pour procéder au déminage. La cérémonie officielle de reddition du général Hans Junck aux généraux Kramer et Chomel se déroulera le 11 mai à 10 heures, à l'hippodrome du Grand Clos à Bouvron. 28 000 Allemands, dont 2 généraux et 2 amiraux, entrent en captivité.

### LA POCHE DE LORIENT

Lorient est encore de nos jours un des principaux sites militaires maritimes de la France. Son origine remonte au XVII<sup>e</sup> siècle quand, en 1688, les établissements de la «Compagnie française des Indes Orientales» sont réquisitionnés par la marine royale lors de la Guerre dite de la «Ligue d'Augsbourg» ou de «Succession d'Angleterre» que mène la France, alliée à l'Empire ottoman contre une coalition de puissances européennes.

En 1733, la «Compagnie des Indes» construit des magasins généraux destinés à

# LE DOSSIER : LA «BATAILLE DES POCHE»...

l'armement et au désarmement des navires, en 1755, l'arsenal commence à se développer à l'est du Scorff, petit fleuve côtier qui rejoint le Blavet en rade de Lorient, et ouvre trois cales à Lanester. Lors de la Guerre d'indépendance américaine, que soutient la France, plusieurs corsaires ont Lorient comme port d'attache.

En relatif sommeil sous la Révolution et l'Empire, et jusqu'à la fin de la Monarchie de Juillet, l'activité militaire va reprendre dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, avec la modernisation industrielle. La forme de radoub est agrandie et une deuxième est ouverte en 1861, année de la sortie de la frégate cuirassée *La Couronne* de l'Arsenal, où d'autres navires de guerre seront construits. En 1865, le chemin de fer arrive à Lorient, qui, abritant le 3<sup>e</sup> dépôt des Équipages de la flotte, va devenir aussi ville de garnison pour le 62<sup>e</sup> R.I. et le 1<sup>er</sup> Rgt. d'Artillerie coloniale, que d'autres régiments viendront rejoindre lors de la Première Guerre mondiale; une Brigade des fusiliers-marins est créée le 7 août 1914 avec le surplus d'effectif de la Marine.

Dans l'entre-deux guerres, l'Arsenal de Lorient va livrer à la Marine nationale de nombreux navires de guerre, tels les croiseurs *La Motte-Picquet* (1924), *Tourville* (1926), *Jean-de-Vienne* (1935), les sous-marins *Henri-Poincaré* et *Poncelet* (1929), plusieurs contre-torpilleurs et avisos-dragueurs de mines...

La guerre déclarée en septembre 1939 à l'Allemagne a pris avec l'offensive 10 mai 1940 de la *Wehrmacht* à travers les Ardennes, l'encerclement des troupes anglaises et françaises à Dunkerque, et la rupture du front, un tour dramatique. Ayant franchi la Seine, la *Wehrmacht* a mené une offensive à l'Ouest: Rennes est occupée le 17 juin 1940, Saint-Brieuc, Pontivy et Ploërmel le 18 juin.

Le 21 juin, à Guidel, à une quinzaine de km au nord-ouest de Lorient, à 10 h du matin, une section du 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Marine s'oppose pendant trois heures au carrefour des «Cinq chemins» à une colonne motorisée de la *Wehrmacht* en marche sur Lorient; l'acrochage fera 6 morts français et 8 allemands. Cela n'empêchera pas la *Wehrmacht* de faire son entrée dans la ville à 14 h 10, d'investir la préfecture maritime à 15 heures, le gros des forces allemandes arrivant à 17 h.

## LORIENT SOUS L'OCCUPATION

Le 23 juin, l'amiral Karl Dönitz, commandant de la Flotte sous-marine allemande effectue une première visite à Lorient. Il reviendra fin juillet et s'installera le 23 août à l'hôtel Terminus, puis établira son PC dans la villa Kerillon au Kernevel (Larmor-Plage). Entre temps, le 7 juillet, un premier sous-marin allemand, l'U 30, était entré à Lorient, que va visiter le 8 août l'amiral Raeder, ministre de la Marine du Reich. Le 10 octobre, la *Kreiskommandantur* s'installe à la Chambre de commerce. Le château du Ter est réquisitionné par l'état-major de la DCA marine.

Le 25 octobre 1940, en même temps qu'était prise la décision d'y construire une base sous-marine, Lorient devient port d'attache de la 2. *Unterseebootsflottille*, à laquelle est donnée le statut de «Flotille de combat» (*Frontflottille*). Elle y restera jusqu'en août 1944, ayant entre 1940 et 1944 mis en œuvre 91 sous-marins différents.

Une deuxième flottille de sous-marins, formée à Lorient le 15 janvier 1942, la 10. *Unterseebootsflottille*, sera dotée de 80 unités, jusqu'à son départ pour la Norvège le 27 août 1944.

135 des sous-marins basés à Lorient seront coulés par les Alliés, soit 80 % de perte...

## LA BASE SOUS-MARINE

Le 16 novembre 1940 a lieu une première réunion avec l'ingénieur Todt pour la construction de bunkers à sous-marins et, le 1<sup>er</sup> décembre, commence la construction de la petite base sous-marine du Scorff (2 alvéoles); ils se termineront le 6 septembre 1941.

Début 1941 étaient arrivés les premiers travailleurs de l'Organisation Todt et en février avait commencé la construction du Bloc I (5 alvéoles de 82 m de long, 15 de large d'espace de travail, toit de 3,5 m d'épaisseur) de la base sous-marine principale de Keroman, qui sera inauguré le 1<sup>er</sup> septembre. Le Bloc II (7 alvéoles de 82 m de long, 15 m de largeur d'espace utile, sera achevé le 31 décembre 1941), le Bloc III (5 alvéoles doubles de 82 à 103 m de long, 15 à 22 m de large), dont la construction avait commencé en octobre 1941), ne sera achevé qu'en janvier 1943. La construction du Bloc IV, qui débutera en juillet 1943, s'arrêtera le 24 avril 1944.

Malgré cela, la Base de Lorient-Keroman sera la plus importante des cinq bases d'U-boots de la côte atlantique de la France, elle aura, avec ses bunkers de 120 à 138 m de long, de 85 à 170 m de large, de 20 m de haut mobilisé 25 % du béton produit en France entre 1941 et 1944. Cela en fera un objectif prioritaire des bombardements alliés... et de la Résistance.

Le premier des bombardements sur Lorient par la R.A.F. date du 27 septembre 1940. Le 4 juillet 1941 a lieu le 2<sup>e</sup> gros bombardement allié, le 21 octobre suivant, 166 ouvriers réquisitionnés sont tués lors d'un bombardement sur la base. En janvier 1943, plusieurs raids, utilisant des bombes incendiaires et explosives, détruisent des centaines d'immeubles; le 7 février, le plus gros bombardement depuis le début de la guerre détruit 632 immeubles, dont l'église Saint-Louis. Les bombardements se poursuivent jusqu'en mai suivant.

Dès l'arrivée des Allemands à Lorient se manifesteront des actes de résistance, les premiers sabotages de lignes téléphoniques furent constatés le 1<sup>er</sup> juillet 1940. Des relevés géologiques truqués fournis aux Allemands ralentiront les travaux de construction. Le 6 octobre 1942, 6000 Lorientais manifestent contre l'envoi en Allemagne de 246 ouvriers de l'Arsenal au titre de «la Relève». Le 11 novembre 1943, un transformateur de la base est saboté par un ouvrier en relation avec des Résistants espagnols; entre décembre 1940 et janvier 1944, 18 actes de sabotage seront ainsi recensés à l'Arsenal. L'ingénieur général Jacques Stosskpoff, directeur-adjoint de l'Arsenal, et un autre ingénieur, Alphonse Tanguy, fournirent au Réseau CND-Castille du colonel Rémy des informations et les plans des Cinq bases. Stosskpoff, arrêté le 21 juin 1942, déporté au Struthoff, y sera assassiné le 1<sup>er</sup> septembre 1944, Tanguy sera abattu le 5 novembre 1943.

Le 6 août 1944, alors que les Américains, débarqués le 6 juin en Normandie s'approchent de Lorient, l'aviation britannique déverse 146 tonnes de bombes, dont une de 5 tonnes, sur la base de Keroman.

## LA FESTUNG LORIENT

Dès l'automne 1942, outre la mise en place des équipements de défense (notamment de D.C.A.) des bunkers de la base lors de leur construction, des travaux sont entrepris qui dureront jusqu'en mai 1944: longue de 24 km, utilisant d'anciens forts de défense et des batteries d'alerte français, la ligne de fortification allemande (400 blockhaus, nids de mitrailleuses, champs de mines...) va protéger la base et le terrain d'aviation, et englo-

ber la zone entre la rivière Laita et l'est de la rivière d'Étel, avec la presqu'île de Quiberon, les îles de Groix, Belle-Île, Houat et Hoëdic.

C'est dans ce périmètre que vont se retrancher entre le 4 et 6 août les formations allemandes du Finistère et du Morbihan face à la progression des troupes américaines en Bretagne, appuyées par les actions des F.F.I. Le 10 août, Lorient est encerclée, la «Poche», où restent 20000 civils, est formée.

Les forces allemandes, sous le commandement du général Wilhelm Farnbacher, totalisent 26000 hommes (*Heer*: 8250, *Kriegsmarine*: 13200, *Luftwaffe*: 1200, *Ostruppen* russes, géorgiennes...). Ils vont servir entre 450 et 500 pièces d'artillerie.

Aux yeux de l'état-major des forces américaines qui ont initialement investi la Poche, celle-ci, n'abritant plus de sous-marins – le dernier, l'U-155, quitta Lorient le 9 septembre –, a perdu de son intérêt stratégique et, au grand dam des F.F.I. il va renoncer à mener l'assaut frontal. De ce fait, même si 4000 hommes de la 94<sup>e</sup> D.I. américaine restent sur place – ils seront remplacés le 1<sup>er</sup> janvier 1945 par 6000 de la 66<sup>e</sup> D.I. du Général Kramer – le siège va être essentiellement mené par les forces françaises issues de la Résistance.

Les Forces Françaises du Morbihan (F.F.M.), dépendantes des Forces Françaises de l'Ouest (F.F.O.) commandées par de Laminat, 12000 hommes placés sous le commandement du général Borgnis-Desbordes, ayant à ses côtés le lieutenant-colonel Morice, les commandants Manceau, Jean Muller, Le Loyer, Jean le Coutaller, le Garrec, regroupent des bataillons F.F.I. du Finistère (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup>), des Côtes-du-Nord (13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup>) et du Morbihan (1<sup>er</sup> à 12<sup>e</sup>), 4 bataillons de rangers, le Corps franc Valin de la Vaisière (FFI/FTP du Loir-et-Cher). Ces unités F.F.I., issues de l'A.S., des FTP, de l'O.R.A., vont être intégrées aux régiments réguliers de la 19<sup>e</sup> D.I., reformée le 26 octobre; les effectifs français croîtront jusqu'à plus de 20 000 hommes. À l'intérieur de la Poche, des Résistants, liés au 7<sup>e</sup> bat. du Morbihan, renseignent les assiégeants.

Pendant les 277 jours de l'existence de la Poche de Lorient, le front séparant les forces allemandes et franco-américaines connaîtra plusieurs moments d'activité intense. Les Allemands tentent d'élargir la Poche, notamment pour des raisons de ravitaillement, et investissent un temps Sainte-Hélène, attaquent Étel, les Alliés s'attaquent aux ouvrages de défense ennemis, telle la puissante batterie du Bégot, la batterie de Quiberon, les canons de 203 mm de l'île de Groix, les dépôts de carburant.

La veille de la capitulation du Reich à Berlin le 8 mai 1945, un message radio émanant de l'état-major allemand avait enjoint aux «forteresses» de l'Atlantique de capituler; ce que fera le 7 mai à 20 h celle de Lorient, à Étel. La cérémonie de reddition du général Farnbacher au général américain Kramer, avec à ses côtés le général Borgnis-Desbordes et le colonel Morice, a lieu le 10 mai à Caudan; l'île Groix sera libérée le 11 mai.

## LA POCHE DE SAINT-MALO

Les 17 et 18 juin 1940, lors de l'opération «Ariel» d'évacuation des troupes françaises et alliées – principalement de l'Empire britannique – depuis les ports de l'Ouest de la France, face à l'offensive allemande, 21474 hommes, principalement de la 1<sup>re</sup> division canadienne, avaient embarqué à Saint-Malo à destination de l'Angleterre. Quatre ans plus tard, le port de Saint-Malo représente donc un

# LE DOSSIER : LA «BATAILLE DES POCHE»...

objectif stratégique tant pour les Allemands, qui en ont fait une «Festung» («forteresse») fortifiée par l'Organisation Todt (550 bunkers, 140 *schutzpunkte* équipés de batteries de tous calibres) que pour les Alliés, à la recherche de ports pour acheminer renforts en hommes et matériels pour le front de France ouvert par le débarquement du 6 juin en Normandie.

La 4<sup>e</sup> division blindée U.S. du général Wood a libéré Coutances le 28 juillet, le 30 juillet, la 6<sup>e</sup> division blindée U.S. du général Grow traverse Granville sans s'arrêter et, le soir même, Wood, s'empare d'Avranches; dès le lendemain, il prend intact le pont de Pontaubault, sur la Sélune, voie de passage stratégique vers la Bretagne qu'envahit le VIII<sup>e</sup> corps d'armée U.S. du général Troy Middleton.

Les troupes allemandes en retraite, refluant de Normandie vers la Bretagne, vont se diriger vers les «forteresses» portuaires (Lorient, Brest et... Saint-Malo (la ville, le territoire compris entre la Pointe de Varde à l'Est, Saint-Briac à l'Est et Pleurtuit au sud, l'île de Cézembre). Ainsi, environ 13 000 hommes vont – sous le commandement du colonel Andreas Von Aulock – se regrouper dans la cité malouine: restes de la 77<sup>e</sup> division d'infanterie et de divers *Kampfgruppen* d'autres divisions (266<sup>e</sup> et 343<sup>e</sup>), d'éléments des 2. et 5. *Fallschirmjäger-Division* (parachutistes), de la *Flak-Abteilung 912* (D.C.A.). Saint-Malo est protégée par trois batteries côtières implantées sur l'île de Cézembre, à 4 km au large de Saint-Malo, l'îlot du Grand Bé et la Pointe de Bellefard.

Le premier engagement est mené le 4 août par le 329<sup>e</sup> rég. d'infanterie de la 83<sup>e</sup> Division d'infanterie U.S. qui s'empare de Chateaufort-d'Ille-et-Vilaine. Il va être suivi par un autre conduisant, après 5 jours de combat intense du 6 au 10 août, à la prise de la commune de Paramé – aujourd'hui annexée à Saint-Malo – par le 330<sup>e</sup> R.I. américain.

La cité elle-même va recevoir ses premiers obus américains dès le 6 août puis pendant plusieurs jours être sous le feu de l'artillerie U.S. Mais elle va être aussi la cible de l'aviation américaine dont le raid, effectué le 14 août par 150 bombardiers lourds B-24 Liberator – sur la ville, le château, le Grand Bé et de l'île de Cézembre, va s'avérer dévastateur, détruisant plus des 3/4 de Saint-Malo, dont les civils avaient été évacués. Le lendemain, les défenseurs se rendront.

Pour autant, poursuivent la lutte les défenseurs allemands de la forteresse d'Aleth, dans laquelle ont été de 1942 à 1944 installés une batterie d'artillerie, des batteries anti-aériennes, des casernes pour plus de 200 hommes, différents postes de protection, reliés par plus de 1 300 mètres de galeries souterraines menant aux 32 bunkers et aux 8 cloches blindées qui ceinturent le fort, et où Von Aulock, qui ne se rendra que le 17 août, avait positionné son P.C.

Sur l'île de Cézembre, la garnison – 400 hommes, issus du «Bataillon d'artillerie de marine 608», de l'unité de transmissions de la 77<sup>e</sup> div. d'infant., et de la 1<sup>re</sup> division Atlantique de fusiliers marins... italiens –, bombardée par l'aviation, au napalm et au phosphore, ne se rendra que le 2 septembre 1944 à 9h40.

## LA POCHE DE BREST

Depuis 1631, de par la volonté de Richelieu qui en décida la création, située au fond d'une profonde rade, Brest, étendue et fortifiée durant les siècles suivants, a été, avec Toulon, l'un des deux principaux ports militaires de la France.

Ainsi, lors de la Seconde Guerre mon-

diale, c'est de Brest que partira, du 12 avril au 23 avril 1940, le Corps expéditionnaire français envoyé à Narvik au secours de la Norvège agressée par l'Allemagne.

Lors de la bataille de France, après l'offensive allemande du 10 mai 1940, et plus particulièrement durant la bataille et l'évacuation de Dunkerque, du 20 mai au 4 juin 1940, Brest enverra une nombreuse flottille permettant d'exfiltrer de la poche les troupes françaises encerclées, dont une très grande partie débarquera à Brest afin de reprendre le combat.

Le soir du 15 juin, le général de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la Guerre et à la Défense nationale depuis le 6 juin dans le gouvernement Reynaud, quitte Brest à bord du contre-torpilleur *Milan* à destination de Plymouth.

Brest, avec Saint-Malo, Saint-Nazaire, Cherbourg et La Palice, va, à partir du 16 juin, participer à l'«Opération Ariel» d'évacuation vers l'Angleterre de soldats polonais et canadiens ayant combattu sur le sol de France (27 000 parvinrent à échapper à la capture).

Entre le 30 mai et le 14 juin, 60 convois ferroviaires acheminent à Brest depuis Paris l'or de la Banque de France, qui est entreposé au fort de Portzic, avant son évacuation vers Dakar les 16 et 17 juin par cinq paquebots escortés par trois navires de guerre.

Le 18 juin, les bombardements allemands – commencés le 14 juin – continuent. Alors que des soldats anglais, après avoir abandonné leur matériel et détruit leurs véhicules, se pressent sur les quais d'embarquement pour l'Angleterre sur tout navire en état de prendre la mer; la population civile fuit à pied.

Ne pouvant appareiller, plusieurs navires, dont les croiseurs cuirassés *Waldeck-Rousseau*, *Montcalm* et *Gueydon*, et 4 sous-marins – se sabordent. Les installations du port militaire sont sabotées: les citernes de mazout, les réservoirs d'essence, les stocks de munitions sautent, le matériel militaire est rendu inutilisable. 400 000 litres de carburant sont incendiés dans le port de commerce...

La 5<sup>e</sup> *Panzerdivision*, après avoir participé à l'encerclement de Dunkerque, le 5 juin à la rupture du front de la Somme, a passé la Seine et, traversant Alençon, est entrée en Bretagne. Le 19 juin, elle capture Morlaix à 9h45, et Brest dans la soirée...

## LA PRINCIPALE BASE...

Le 1<sup>er</sup> U-Boot arriva à Brest dès août 1940, avant même la construction de la base sous-marine allemande. Celle-ci, confiée à l'Organisation Todt, débuta en 1941, et prit 500 jours: furent aménagées 5 alvéoles pouvant recevoir à flot 2 sous-marins, et 10 autres de cale sèche, séparées par des murs de 1 à 2 m et protégées par une dalle de couverture de 4,2 m d'épaisseur, portée à 6,1 m. Le Bunker de la base de Brest, édifée au pied de l'École navale, fut le plus imposant jamais construit.

La 1. *Unterseebootsflottille* – jusque-là basée à Kiel – fut affectée à Brest en juin 1941, elle y restera jusqu'en septembre 1944. La base accueillera une seconde flottille d'U-boat, la 9. *Unterseebootsflottille*, créée à Brest en novembre 1941. Au total, d'août 1940 à septembre 1944, 134 U-boote différents, ainsi que deux sous-marins italiens et un japonais furent accueillis à Brest; en mars 1943, ils se sont 26 à y séjourner simultanément.

La base sous-marine de Brest fut la cible de 82 attaques de la R.A.F. et de l'U.S. Air Force, les dégâts causés à la dalle de toit par les trois plus importantes, en août 1944, n'entravèrent pas son fonctionnement.

Autour de la ville, les Allemands ont, en s'appuyant sur les anciennes fortifications,

établi une «ligne de combat» constituée par une multitude de points d'appui fortement armés, et ses abords allant jusqu'à la mer ont été eux aussi dotés d'armements lourds, ainsi que d'équipements de détection radar.

Ainsi, à l'entrée du goulet de Brest, l'on trouve les forts du Petit Minou, de Toulbroc'h et du Portzic sur sa rive nord, ceux de Cornouaille, Robert et de la Pointe des Espagnols sur la Presqu'île de Roscanvel (partie de celle de Crozon isolée à sa base par la *ligne de défense de Quélern* d'1,3 km). Plus en avant, vers la mer d'Iroise, il y a le fort de Bertheaume.

Deux batteries d'artillerie lourde, respectivement de 22 et 29,5 km de portée, installées sur les falaises des Rospects de Plougonvelin, et à Lochrist, sécurisent l'approche maritime très au large de Brest.

A partir de janvier 1941, la RAF britannique – et à partir de 1943, l'USAAF américaine – attaquera plus de 80 fois la base et le Bunker, perdant plus de 50 avions lors des attaques. Il faudra attendre les 5, 12 et 13 août août 1944, et l'utilisation par la 617<sup>th</sup> *squadron* de la RAF de bombes *Tallboy* de 12 000 livres (6,4 mètres de long), 26 Lancaster transportant chacun une bombe, pour que 5 pénètrent le toit massif du Bunker, ne causant que peu de dégâts à l'intérieur, et aucun aux U-boot.

Après la prise de Saint-Malo, le VIII<sup>e</sup> corps d'armée U.S. débarqué en Normandie se dirigea vers Brest, érigée en «Festung» (Forteresse) par Hitler; ce qui va conduire la *Kriegsmarine* à évacuer les sous-marins de la Base vers la Norvège. Le 4 septembre 1944, l'U-256, de la 9<sup>e</sup> flottille, dissoute comme la 1<sup>re</sup>, sera le dernier U-boot à quitter Brest, pour Bergen.

La garnison allemande de Brest regroupe la 343<sup>e</sup> division, renforcée d'éléments de la 62<sup>e</sup> D.I., et surtout, à partir du 9 août, par la 2<sup>e</sup> division de paras du général Herman Ramcke, qui succède le 12 août à la tête de la forteresse au colonel Hans von der Mosel, qui reste son adjoint et qui, le 7 août, avait refusé l'ultimatum américain de capitulation; au total 26 000 hommes.

Les forces alliées qui investissent Brest (où ne sont restés que 2 000 civils) sont le VIII<sup>e</sup> corps US, que commande le général Middleton et qui va arriver dans le périmètre proche de Brest le 18 août, et près de 3 000 FFI-FTP bretons commandés par le colonel Eon.

Le 1<sup>er</sup> septembre, le bataillon FTFP/FFI «Normandie» va enlever les hauteurs puissamment fortifiées du Menez Hom qui, culminant à 329 m, surplombent les baies de Douardenez et Brest, et barrent l'accès de la presqu'île de Crozon, fortement fortifiée par les Allemands.

A partir du 16 septembre, l'ultime refuge – entouré de ses dernières troupes – de Ramcke, 3 jours après qu'il a rejeté une nouvelle demande de reddition, et alors que son adjoint Von der Mosel négociait à Brest les conditions de sa propre reddition le 18 septembre, sera une des branches de la Pointe de Crozon, la presqu'île de Roscanvel, y installant son QG au Fort des Capucins. Il ne se rendra que le 19 septembre, dans l'après-midi.

Brest, dont les installations portuaires sont dévastées par les sabotages allemands mais aussi par 300 missions de bombardements américains larguant 1 000 t. de bombes explosives et incendiaires, qui détruisirent, entre le 7 août et le 18 septembre, des centaines d'immeubles – sera totalement libérée par les forces alliées le 21 septembre 1944, au terme d'une violente bataille d'un mois qui fit près de 10 000 victimes dans les forces américaines, plus de 600 parmi les civils.

## LES POCHES DE LA MANCHE ET DE LA MER DU NORD

### LA POCHE DE CHERBOURG

Située au nord-est de la presqu'île du Cotentin, *Utah Beach* est l'une des plages du Débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, la plus proche du Port de Cherbourg qui, avec Caen, va être l'un de ses objectifs premiers car en eau profonde, et donc nécessaire au ravitaillement en hommes, munitions et matériels aux troupes débarquées.

Bloquée pendant plusieurs semaines devant Caen, l'offensive alliée va se développer à travers le Cotentin, en direction de sa côte Ouest qui, après la prise de Carentan le 12 juin, est atteinte le 18 juin à Barneville-sur-Mer par des blindés de la 9<sup>e</sup> D.I. Américaine, isolant, au nord de ce qui va devenir une ligne de front, plusieurs dizaines de milliers d'Allemands.

Le 18 juin, la 9<sup>e</sup> division d'infanterie américaine atteint la côte ouest de la presqu'île, isolant ainsi au nord les 709<sup>e</sup> et 243<sup>e</sup> divisions d'infanterie allemandes. En 24 heures, les 4<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 79<sup>e</sup> divisions d'infanterie U.S. avancent vers le nord sans beaucoup d'opposition depuis l'ouest de la péninsule tandis qu'à l'est, aux environs de Montebourg, l'ennemi, épuisé par une dizaine de jours de combats, s'effondre. À Brix, plusieurs caches de V1 sont découvertes ainsi qu'une installation de V2. Le 21 juin, Cherbourg est à la portée des divisions américaines.

Le 22 juin, sur ordre d'Hitler, le Haut-commandement allemand désigne la ville et son port comme «forteresse» (*Festung-Cherbourg*) devant résister jusqu'au bout, et nomme à sa tête le lendemain le *General-leutnant* Karl von Schlieben.

Von Schlieben disposera de 21 000 hommes de valeur militaire très inégale provenant des unités de combats fatiguées et désorganisées qui ont battu en retraite sur Cherbourg, restes des 77<sup>e</sup>, 91<sup>e</sup>, 243<sup>e</sup> et 709<sup>e</sup> divisions d'infanterie, trois batteries de défense antiaérienne *Flak*, un régiment d'instruction parachutiste, deux bataillons d'*Ost-truppen* (Ukrainiens et Russes) ; auxquelles il faut joindre des unités de la *Luf-twaffe* et celles de la *Kriegsmarine* placées sous le commandement du contre-amiral Walter Hennecke, qui a la responsabilité des batteries de défense côtière ; ainsi que des centaines d'administratifs, plusieurs milliers d'ouvriers de l'Organisation Todt, 2500 soignants des convalescents de la *Kriegsmarine* et des blessés allemands – et parfois alliés – provenant en nombre depuis le 6 juin du Front de Normandie, et repliés sur les hôpitaux militaires de Cherbourg avant son investissement.

La défense terrestre de la ville consiste en une ligne fortifiée édiflée à 8 à 10 km de la cité, et s'appuyant sur 7 forts. La côte nord – 48 km du Cap de la Hague à l'Ouest à la Pointe de Barfleur à l'Ouest – a été fortifiée dans le cadre du «Mur de l'Atlantique» et est défendue par 60 canons, dont 58 ne peuvent tirer que vers la mer ; plus spécifiquement, la rade est protégée de la Pointe de Jardeheu à l'Ouest au cap Lévi à l'Est par 6 forts et 4 batteries.

Le 21 juin, le Major-General Joseph Lawton Collins, commandant le IV<sup>e</sup> corps US qui a investi le périmètre défensif de Cherbourg, adresse par radio en allemand, polo-

nais, russe et français un ultimatum exigeant sa reddition avant 9 h du matin, ce que von Schlieben refusera.

Le 22 juin à 12 h 40 débute un bombardement effectué par 562 chasseurs-bombardiers américains se succédant par vagues toutes les 5 minutes, accompagnés par des mitraillages en rase-mottes effectués par des *Mustangs* de l'Armée de l'Air britannique et à 16 h commence l'assaut terrestre mené par la 4<sup>e</sup> division par Tourlaville, la 79<sup>e</sup> au centre et la 9<sup>e</sup> par Equeurdreville, tandis que 387 bombardiers légers et moyens pilonnent pendant près d'une heure les batteries allemandes.

Après de violents combats, y compris de rue, avec l'intervention de blindés, les divisions américaines sont le 24 juin positionnées sur les hauteurs de la ville, 800 Allemands se sont rendus. Le 25 juin, les attaquants vont recevoir l'appui d'un bombardement naval effectué par la *Combined Task Force 129* composée de trois cuirassés, quatre croiseurs et de destroyers, attaquant la garnison et les batteries côtières de Cherbourg qui répondent : l'*USS Texas* et l'*USS Glasgow* seront touchés (52 tués).

Le 25 juin, un médecin allemand, venu demander des secours et une sanctuarisation des structures hospitalières est, ayant obtenu satisfaction, renvoyé porteur d'une nou-

velle demande de reddition vers Von Schlieben, que celui-ci refusera à nouveau.

Principal ouvrage défensif de Cherbourg, le Fort du Roule, attaqué dès le matin du 25 juin par la 79<sup>e</sup> D.I. américaine, ne sera complètement réduit que le 26 juin, les Allemands continuant la lutte en se retranchant dans l'Arsenal. Von Schlieben et l'Amiral Hennecke, qui a fait détruire les installations portuaires militaires et civiles, et miner la rade et ses abords, se constituent prisonniers et signent leur reddition à 16 h au château de Servigny, à Yvetôt-Bocage.

Toutefois, les troupes qui défendent les fortifications immédiates du port et l'Arsenal ne se rendront que le lendemain, d'autres, à l'extérieur de la ville, résisteront jusqu'au 28 juin dans le Val de Saire sur le site de la batterie Ostteck, dans le cap de la Hague, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet. 39 000 Allemands sont faits prisonniers.

Pendant quelques jours, seuls de petits bateaux, conduits par deux officiers des FNFL, entreront dans le port encombré d'épaves de Cherbourg, qui ne sera en partie utilisable qu'à partir de la mi-août. Il sera aussi, à partir du 12 août, le terminal, continental du pipeline sous-marin PLUTO («*Pipeline under the Ocean*») acheminant le carburant depuis l'Angleterre.

Le «Port de la Libération» aura eu 229 civils tués.

### LES ÎLES ANGLO-NORMANDES

Situées entre 15 à 22 km au large de la Côte Ouest du Cotentin, les îles Anglo-normandes forment deux Etats autonomes ayant leurs propres lois, Jersey et Guernesey (avec ses dépendances de Sercq/Sark et Aurigny/Alderney), vestiges du Duché de Normandie, restés sous la souveraineté personnelle – comme «duc» – du Roi ou de la Reine d'Angleterre, et ne faisant pas partie du Royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande ; lequel en assure cependant, à la demande du «Duc», la diplomatie et la défense.

Le 17 juin 1940, l'offensive de la Wehrmacht, commencée le 10 mai, atteint Granville, et le 20 juin prend le contrôle de Cherbourg. Estimant impossible d'assurer la défense des îles, n'ayant pas à leurs yeux d'importance stratégique, les militaires britanniques décident d'en retirer les deux bataillons qui y sont stationnés. Et organisent l'évacuation vers l'Angleterre de l'ensemble de la population d'Aurigny, de 17 000 des 40 000 habitants de Guernesey, de près de 10 000 des 50 000 Jersiais.

Après avoir subi deux bombardements sur Saint-Hélier et Saint-Pierre-Port, les îles vont être occupées par les forces nazies («*Opération Grüne Pfeile*») : Guernesey le 30 juin, Jersey le 1<sup>er</sup> juillet, Aurigny le 2 et Sercq le 4.

Une administration militaire allemande, dépendante du sous-district de la Manche du Haut-Commandement militaire allemand en France, et une *Feldkommandantur* civile sont installées à Saint-Hélier, capitale de Jersey.

Les Allemands, dont plus de 35 000 soldats vont stationner pendant plus de 4 ans dans les îles, en obtenant la collaboration des autorités locales, y imposent des me-

sures liberticides – y compris antisémites – analogues à celle ayant cours sur le continent. La répression antisémite et des actes de résistance à leur occupation conduisit 300 îliens dans les prisons et camps nazis.

Les îles vont être insérées dans le dispositif du «Mur de l'Atlantique» construit par les Allemands sur les côtes atlantiques, de la Manche et de la Mer du Nord, de la frontière pyrénéenne à la Norvège. Ainsi, elles vont être truffées de bunkers bétonnés, hérissées de canons anti-aériens, deux hôpitaux militaires souterrains y sont creusés dans le granite. Pour effectuer ces travaux, les nazis vont, outre à leurs troupes, faire appel à des prisonniers de guerre, à des déportés (Russes, Polonais, Juifs, Espagnols républicains, Juifs français époux d'«Aryennes»...) internés à Aurigny dans les camps de Norderney et Sylt, dépendant de celui de Neuengamme 700 d'entre eux y moururent.

Après la libération de la Normandie et de la Bretagne en juin-juillet 1944, les Allemands, sous la direction de l'amiral Hüffmeier, se retranchent dans les îles, où le blocus allié entraînera des problèmes d'approvisionnement à la limite de la famine : dans la nuit du 8 au 9 mars 1945, les Allemands, pour se procurer des vivres et du charbon, mènent avec une douzaine de bateaux un raid sur le port de Granville, y faisant parmi les militaires alliés y étant présents une vingtaine de morts et une trentaine de prisonniers, et ramenant 112 tonnes de charbon ; un autre raid, le 5 avril au cap de la Hague, avorta.

Les forces allemandes des îles capitulèrent le 9 mai 1945 à bord des navires britanniques HMS *Beagle* et *Bulldog* arrivés à Guernesey et Jersey.

## LA POCHE DU HAVRE

La Libération de Cherbourg le 30 juin 1944 par les Américains ne va pas solutionner – du moins dans l'immédiat et du fait de la destruction des installations portuaires avant sa reddition – la nécessité pour la logistique alliée de disposer d'un port en eau profonde, le Port du Havre, situé à 125 km par mer au nord-est, à l'embouchure de la Seine, va être pour cette raison un objectif important de l'offensive alliée, que ne remet pas en cause la libération de Dieppe le 1<sup>er</sup> septembre par la 2<sup>e</sup> division d'Infanterie canadienne.

La «Forteresse» (*Festung*) du Havre bénéficiait de défenses naturelles : au Sud, le large estuaire de la Seine, à l'Est la vallée de la Lézarde et du Rouelles a été inondée par la fermeture des portes de l'écluse. Et, l'accès est barré au nord par un fossé antichar large de 3 mètres et profond de 6-7 mètres prolongé jusqu'aux falaises, avec en avant des champs de mines et en deçà des casemates dotées de mitrailleuses, de canons antichars, de postes d'observation pour les batteries d'artillerie qui, en seconde ligne, peuvent faire feu sans vue directe, le plateau d'Harfleur est hérissé de bunkers contrôlant la route venant de Rouen.

La garnison, commandée depuis le 12 août par l'Oberst (colonel) Eberhard Wildermuth, d'un effectif global de près de 12 500 hommes d'unités disparates (bataillon de sécurité, dépôt de forteresse, artilleurs, grenadiers et fusiliers, personnels de la *Luftwaffe* et de la *Kriegsmarine*), dont seulement 4 500 sont bien entraînés et ont gardé un moral conséquent.

Dès le 14 juin, le port du Havre a subi un bombardement allié, qui a endommagé les installations et détruit nombre des bateaux allemands y étant présents (vedettes lance-torpilles, dragueurs de mines, patrouilleurs...).

L'investissement de la forteresse – ce sera l'Opération *Astonia* – commencera début septembre, mené par le 1<sup>er</sup> Corps britannique qui, après avoir mené de durs combats les 8 et 9 juillet lors de la bataille de Caen, a poursuivi les Allemands jusqu'à la Seine, qu'il a passée à Duclair le 31 août avant de libérer le Pays de Caux. Le 1<sup>er</sup> Corps britannique, commandé par le lieutenant-général John Crocker, comprend les 49<sup>e</sup> (*West Yorkshire*) et 51<sup>e</sup> (*Highlanders* écossais) D.I. britanniques, la 33<sup>e</sup> brigade blindée, le 1<sup>er</sup> Corps d'artillerie royal et la 4<sup>e</sup> brigade du *Special Service*.

Le 4 septembre, le commandement britannique lance un ultimatum de reddition au colonel Wildermuth, qui demande l'évacuation de la population civile ; ce que les Britanniques vont refuser, espérant que le sort des civils sera une pression morale et psychologique sur les assiégés les conduisant à accepter l'ultimatum, qui sera rejeté.

Le plan britannique consistant à fragiliser les fortifications par un bombardement massif tant par l'artillerie terrestre que navale – deux navires, l'*HMS Warspite* et l'*HMS Erebus*, tireront plus de 4 000 tonnes d'obus sur le port – que par avion – durant 3 jours, les 5, 6 et 7 septembre, 1 900 bombardiers de la R.A.F. largueront 3 200 tonnes de bombes avec un effet militaire limité mais particulièrement

dévastateur pour la ville. À la fin du siège, le Havre aura reçu 8 200 tonnes de bombes et sera détruit à 80%, avec un bilan meurtrier pour les civils (plus de 5 000 morts, dont 35 000 sinistrés complets, 65 000 partiels).

L'offensive terrestre finale débutera le 10 septembre, après deux heures de bombardement effectué par 992 avions déversant 4719 tonnes de bombes, avec l'utilisation de blindés, de chars lance-flammes «Churchill-Crocodile», elle se poursuivra le 11 septembre. Le 12, avec l'aide de FFI/FTP leur indiquant les meilleures voies de pénétration, et qui mèneront eux-mêmes des actions telles la prise de l'Usine Schneider, du blockhaus du «Pain de sucre», du central téléphonique et la libération de la mairie de Bléville, les troupes de la 49<sup>e</sup> division atteignent les ruines de l'Hôtel-de-ville et nettoient le port que les Allemands ont rendu inutilisable, tandis que la 51<sup>e</sup> achève la prise de la ville haute, d'Octeville et des batteries côtières de la Hève et Bléville.

Ce 12 septembre, la garnison allemande capitule à 12 h 30 (quelques affrontements se poursuivront sur le port jusqu'au 13).



Cérémonie de la Libération au Havre

Dans la soirée, une cérémonie réunira autour du monument aux Morts le Comité Local de Libération, des officiers britanniques, le Maire et des conseillers municipaux ainsi qu'une foule juchée sur les ruines.

Durant la bataille, les Allemands auront eu 600 morts, les Britanniques près de 400.

## LA POCHE DE BOULOGNE

Boulogne est l'un des ports de la côte occidentale française à avoir reçu d'Hitler le 3 février 1944 le statut – officialisé le 5 – de «Forteresse» («*Festung Boulogne*») intégrée au Mur de l'Atlantique, avec le double souci d'en faire un point de défense particulièrement fortifié et d'empêcher son utilisation potentielle par les Alliés en cas d'invasion de la France.

Nommé *Festungskommandant* de Boulogne le 5 août 1944, le *Generalleutnant* Ferdinand Heim dispose pour la défendre d'un bataillon de mitrailleuses, de deux bataillons et demi d'artillerie de forteresse et d'éléments d'artillerie lourde des 47<sup>e</sup> et 64<sup>e</sup> divisions, servant 22 canons de 88 m/m, 9 de 150, quelques pièces anti-chars et des mitrailleuses lourdes, et de 2 000 soldats d'infanterie recrutés en partie parmi les employés des services et donc inégalement entraînés, ainsi que d'un millier de Polonais, de marins : en tout, 9 500 hommes. La défense s'articule sur les forts du Mont de Coupes, d'Alprech, du Mont Lambert et de la Crèche.

Dès la fin août, des groupes FFI ont mené des actions qui peu à peu ont isolé l'agglomération boulognaise de l'arrière-pays ; celui de Boulogne est commandé par Isabelle Nancy, celui de Saint-Martin par Jeanil Dumortier, celui de La Cappellette – son corps franc comprend 43 combattants, dont 11 prisonniers russes évadés – par Marcel Caudeville.

Le 2 septembre, la destruction systématique du port par l'Occupant commence, malgré les protestations des autorités municipales, la *Kriegsmarine* mine le port et ses passes. Le 3, Heim interdit aux Boulonnais de quitter leur ville. Le 4, l'état de siège est proclamé.

L'investissement par les Alliés des défenses de Boulogne (l'«Opération *Wellhit*») – où l'état de siège a été instauré la veille – commence le 5 septembre 1944, avec l'arrivée progressive à la périphérie de la ville de régiments canadiens de la 3<sup>e</sup> Division d'infanterie canadienne tels le *Queen's Own Rifles*, le *North Store* et la *Chaudière* des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> brigades d'infanterie canadiennes, des 3<sup>e</sup> et 79<sup>e</sup> brigades blindées britannique et canadienne.

Le 8, Heim ayant rejeté l'offre de reddition faite par les Canadiens, l'attaque commence par un bombardement d'artillerie qui se prolongera tout au long du siège – 172 000 obus seront tirés – et aérien : bombardiers moyens et chasseurs bombardiers, dont des *Typhoons* armés de roquettes, exécutent 49 raids en 18 jours.

Une trêve limitée permet l'évacuation le 11 septembre, des personnes âgées et malades, puis le 12 au reste de la population de quitter la ville ; hormis un petit millier d'assiégés volontaires.

Le 17, c'est l'assaut : après une préparation d'artillerie, les chars canadiens, guidés par des Résistants des F.F.I., attaquent le Mont-Lambert, traversent la basse ville jusqu'à la Liane. Le 18, en fin de matinée, le drapeau tricolore est hissé sur le beffroi mutilé, l'après-midi, le sous-préfet Schmitt passe ses pouvoirs au commandant Mengin, officier de liaison français auprès des Canadiens, représentant le commissaire régional de la République, Francis-Louis Closon, qui dépose le maire de l'administration pétainiste.

Pendant le siège, les Résistants, sous les ordres du capitaine Masselis de Libé-Nord, ont incité les Polonais de la Wehrmacht à la désertion et préservé de la destruction certains points vitaux, tel le pont de fer des Tintelleries.

La 31<sup>e</sup> brigade de chars britanniques, bloquée le 17 au soir, a pu franchir la Liane grâce à l'installation nocturne d'un pont Bailey. Le 18, le groupement FFI Germain attaque au sud avec les Canadiens, Les faubourgs sont nettoyés le 20. Enfin, le 22, à 16 h, Heim assiégé au fort d'Alprech, se rend au brigadier-général Rockingham.

Les Allemands ont eu 200 tués ou disparus, 250 blessés et 9 517 prisonniers, dont 900 déserteurs, les Canadiens déplorent 462 tués ou disparus et 172 blessés, les FFI ont 9 tués – dont Marcel Caudeville – et un blessé grave. Le Comité local de la Libération (C.L.L.), mis en place dans la clandestinité, est présidé par Jeannil Dumortier le 1<sup>er</sup> août 1944, et compte onze membres (7 de Libération-Nord, 2 de l'O.C.M., 2 du Front National).

## LA POCHE DE CALAIS

Calais est l'une des *Festungen* (forteresses) côtières mises en place par Hitler le 19 janvier 1944, elle contrôle le Pas-de-Calais et les tirs des batteries de canons lourds qui en dépendent – *Batterie Lindemann* à Sangatte, *Batterie Wissant*, près de Wissant, *Batterie Todt*, *Grosser Kurfurst*.

Commandant de la forteresse, le lieutenant-colonel (*Oberstleutnant*) Ludwig Schroeder est à la tête d'une garnison de servants des batteries de défense côtière de la *Kriegsmarine*, de défense anti-aérienne «Flak» de la *Luftwaffe* et soldats de la Wehrmacht, d'administratifs. Au total 7500 hommes, dont 2 500 seulement aptes à l'infanterie, parmi lesquels beaucoup de *Volksdeutsche* («Allemands de souche» nés à l'étranger) et *Hiwis* (étrangers plus ou moins volontaires), souvent âgés, au moral incertain.

La défense s'appuie sur cinq batteries de canons lourds, sur les blockhaus et bunkers des fortifications du «Mur de l'Atlantique», les forts anciens français (Lapin, Nieulay...), des champs de mines ; le réseau de canaux ayant par ailleurs permis d'inonder l'arrière-pays.

L'assaut allié – l'«Opération Undergo» – va, sous le commandement du major-général Daniel Spry, être – avec un pilonnage par l'artillerie et l'aviation alliée – mené à partir du 25 septembre par les 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> brigades de la 3<sup>e</sup> division d'infanterie canadienne et par la 79<sup>e</sup> division blindée (dotée notamment de chars spécialisés (anti-mines, lance-flammes, pont-mobile...))

Le soir du 25 septembre, les batteries allemandes du Blanc-Nez atteignent Douvres sur la rive anglaise du détroit. Alors que les bombardements alliés vont se poursuivre, le 26 Sangatte est atteint, le 27 les Forts Lapin et Nieulay sont pris, le 28 les Canadiens atteignent les abords de la citadelle ; ils ont fait 2000 prisonniers.

Le 28 septembre au soir, le F.F.I. Georges Allo transmet de la part du commandement canadien au commandement allemand assiégé une offre de capitulation. Les négociations s'ouvriront le lendemain 29 à 11 heures à la kommandantur, menées du côté allié par un officier canadien, un officier anglais, le commandant Roger Mengin, officier de liaison de l'Armée française de la Libération, Georges Allo et deux représentants de la ville de Calais, avec une délégation allemande de six officiers conduite par le lieutenant-colonel Schroeder ; elles n'aboutiront pas.

Toutefois, une trêve sera conclue afin de permettre l'évacuation de la population civile de la ville, que le commandant Mengin organise avec le convoyage des blessés ; environ 20 000 personnes quittent la ville avant le 30 septembre à midi.

Les combats reprennent aussitôt par un assaut canadien accompagné d'une préparation d'artillerie. Les Allemands capitulent en soirée, le lieutenant-colonel Schroeder signant sa reddition avant de partir à 19 heures en captivité. Les derniers foyers de Résistance furent réduits jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre, avec le concours des F.F.I. de la région.

Les destructions du port ne permirent sa réutilisation partielle qu'à la fin novembre.

## LA POCHE DE DUNKERQUE

La «Poche de Dunkerque» («*Festung Dunkerque*») est la plus vaste des «Poches» fortifiées allemandes de la Manche, se constituant à partir du 4 septembre le long de 20 km de côtes autour de Dunkerque et sur 10 km d'épaisseur, englobant les villes de Mardyck, Loon-Plage, Spycker, Bergues et Bray-Dunes.

Dunkerque avait été, du 21 mai au 4 juin 1940, le port assiégé de l'évacuation de plus de 338 000 soldats britanniques, français et belges encerclés par la Wehrmacht. A partir de 1941, les forces allemandes d'occupation entament la construction dans le port d'un grand bunker de 13 alvéoles permettant d'abriter des vedettes rapides lance-torpilles («*Schnellboot*»), de petits dragueurs de mines («*Raumboot*»), des sous-marins.

En 1944, La garnison allemande, placée sous le commandement du vice-amiral Friedrich Frisius, est forte de 13 à 14 000 hommes (dont 2 000 *Waffen-SS*), principalement issus des 49<sup>e</sup>, 97<sup>e</sup>, 226<sup>e</sup>, 346<sup>e</sup> et 711<sup>e</sup> divisions d'infanterie de la *Heer* (infanterie, artillerie, blindés), fortement éprouvées lors de la bataille de Normandie, des 26<sup>e</sup> et 104<sup>e</sup> divisions de forteresse, de la *Kriegsmarine* (2 000 h) de la *Luftwaffe* (principalement servants de la *Flak*)

Le siège de la Poche par les Alliés va être mené, entre le 15 septembre et le 9 octobre 1944, par des unités canadienne (5<sup>e</sup> Brigade d'infanterie) et britannique (154<sup>e</sup> brigade d'infanterie), après le 9 octobre par la 1<sup>re</sup> Brigade blindée tchécoslovaque (avec en son sein des unités canadiennes et britanniques de chars et d'artillerie) ; et à partir de la mi-octobre 1944 des unités françaises commandées par Raoul Lehagressues des FFI tels les bataillons *Dewulf* et *Bienassis* de l'Armée française de la Libération, qui deviendront le 110<sup>e</sup> R.I. puis le 51<sup>e</sup> R.I. en janvier 1945 et que rejoindront des unités FFI de l'Oise et du Pas-de-Calais, des bataillons des 33<sup>e</sup> et 67<sup>e</sup> R.I.

L'offensive alliée initiale vers le périmètre de défense allemand de Dunkerque fut menée par les Canadiens à partir du début septembre : Honschoote est libérée le 7 septembre, Bourbourg le 8. Malgré une forte résistance allemande, Loon-Plage fut conquise le 9 septembre, ainsi que le même jour Craywick, Bergues ; Bray-Dunes et Ghyvelde le seront le 15, Mardyck le sera le 17. Pour autant cette offensive sera contenue, les Allemands contre-attaquant même dans la nuit du 26 au 27 septembre à Ghyvelde et Bray-Dunes.

Du 20 au 29 septembre, 6 500 civils quittent clandestinement la «poche», sans réaction allemande et, à partir du 4 octobre, une trêve, conclue pour trois jours entre as-

siégeants et assiégés, va permettre l'évacuation de 18 000 civils français – «bouches inutiles» pour les Allemands, mais aussi craignant les bombardements – ainsi que d'une soixantaine de blessés graves allemands.

Les Canadiens vont être relevés le 9 octobre, par la 1<sup>re</sup> Brigade blindée tchécoslovaque (4600 hommes), depuis août en France, sous le commandement du général Alois Liska, qu'épauleront le 33<sup>e</sup> régiment britannique d'artillerie et les 4 500 FFI du Nord (bataillons «Dunkerque» et «Jean-Bard») de l'Oise et du Pas-de-Calais, lesquels occuperont les deux tiers du front.

La mission qui leur est assignée est la neutralisation de la garnison allemande en la confinant dans la Poche.

La conquête les 4 et 8 septembre des ports belges d'Anvers et Ostende, relativisera l'importance stratégique de Dunkerque.

Pour autant, pendant huit mois, dans un contexte

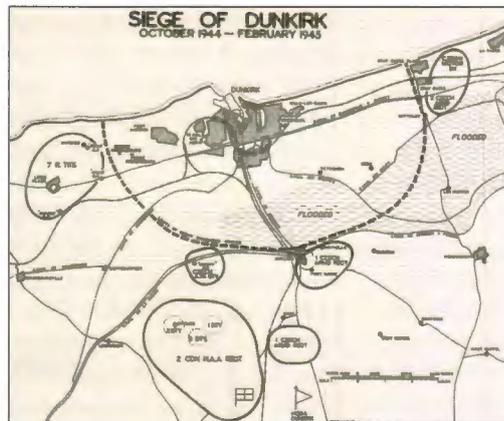
topographique (polders entourant la ville inondés) et climatique (hiver rigoureux en janvier 1945) particulièrement éprouvant pour les FFI mal équipés, se succéderont sur la ligne de front des embuscades, des accrochages souvent meurtriers, des échanges de tirs d'artillerie. En décembre 1944, alors que se déroule la contre-offensive allemande des Ardennes, en direction d'Anvers, les assiégés vont eux aussi mener une contre-attaque qui nécessitera une intervention de l'aviation alliée ; ils feront encore de même en avril 1945.

Dans Dunkerque occupé ne restent plus au printemps 1945 qu'un millier de civils, depuis février internés dans quatre camps à Malo-les-Bains, Rosendael, Petite-Synthe et Coudekerque-Branche à toute personne de plus de 14 ans étant astreinte au travail.

Le moral des soldats allemands assiégés, dont les conditions de vie sont très difficiles, sera parfois chancelant, l'amiral Frisius maintiendra la discipline en faisant pendre des déserteurs au balcon de l'hôtel-de-ville.

Après la capitulation générale allemande des 7 et 8 mai 1945, à Reims puis Berlin, le vice-amiral Frisius se rendit au quartier-général de la brigade tchèque à Wormhout, le 9 mai 1945, pour y signer à 9 h 20, l'acte de reddition sans condition de la garnison de Dunkerque, devant le général Alois Liska, commandant des forces alliées. Assistent à cette signature, pour les Britanniques le général Raoul Waller et le colonel Bleecker, pour les Français le lieutenant-colonel Lehagres et le capitaine de corvette Acloue.

Les Tchécoslovaques auront eu 167 tués et 40 disparus, les Français 117 tués et 26 disparus, les Allemands 1000 tués ou disparus, et 12 800 prisonniers.



La «Festung Dunkerque»